

AUX PENSEURS ET AUX TRAVAILLEURS

---

# LA RÉVOLUTION PACIFIQUE

---

LES EXPÉRIMENTISTES SÉPARATISTES UNIVERSELS

OU

LE SOCIALISME LOGIQUE, PRATIQUE, LÉGAL ET ABOUTISSANT

PAR

**Eugène Berthelier**

*La seule difficulté vraie,  
c'est de commencer.*

---

PRIX : 1 FR. 50

---

VIENT DE PARAÎTRE

**AVIS.** — La moitié des bénéfices des éditions successives s'ajoutera aux souscriptions ouvertes pour la création du premier phalanstère d'essai.

L'achat de l'ouvrage donne droit à un billet de tombola-prime de dix tirages de cent francs, remboursable en Bons d'achats ou de dépenses dans le phalanstère d'essai.

---

**PARIS**

IMPRIMERIE N.-M. DUVAL, 17, RUE DE L'ÉCHIQUIER, 17

1887



# CRÉATION DU PREMIER PHALANSTÈRE D'ESSAI

(La seule difficulté vraie, c'est de commencer)

## TOMBOLA-PRIME

Cette feuille contrôlée servira de billet.

L'achat de l'ouvrage donne droit à dix tirages de Bons d'achats ou de dépenses de **CENT FRANCS** valables dans le premier phalanstère d'essai. Après chaque tirage, il sera remis au gagnant un bon définitif.

BON D'ACHATS OU DE DEPENSES

DE

**CENT FRANCS**

Numéro :



Paris, le

188

Numéro du contrôle :



SIGNATURE :

СВЯТАГО ПЕТРА

ПЕРВОМУ ПАСТЫРЮ КРЕСТИАНСКОМУ

ПЕТРУ АПОСТОЛУ

СВЯТЫМ АПОСТОЛАМ

AUX PENSEURS ET AUX TRAVAILLEURS

---

# LA RÉVOLUTION PACIFIQUE

---

LES EXPÉRIMENTISTES SÉPARATISTES UNIVERSELS

OU

LE SOCIALISME LOGIQUE, PRATIQUE, LÉGAL ET ABOUTISSANT

PAR

**Eugène Berthelier**

*La seule difficulté vraie,  
c'est de commencer.*

---

PRIX: 1 FR. 50

---

**PARIS**

IMPRIMERIE N.-M. DUVAL

17, rue de l'Echiquier, 17

—  
1887



## INTRODUCTION

---

Dans l'heure critique présente, le scepticisme et l'inaction, même raisonnés, sont des crimes.

Nous marchons à grands pas vers une révolution violente, brutale et haineuse, dont il est impossible de mesurer l'étendue et les terribles conséquences.

Il est possible, et il est temps d'arrêter le flot menaçant, de conjurer tout cataclysme, en prouvant qu'au fond il n'y a pas que des problèmes sociaux, mais des haines passionnelles, des développements de bêtise plus ou moins enracinés et incurables, et des hypocrisies théoriques de toutes sortes.

Le danger peut être conjuré en secondant ceux qui, par forme cérébrale, ont des idées d'actions.

C'est dans ce but qu'aujourd'hui je publie ce travail sur l'*Ecole sociale expérimentale*, car, à mon sens (et je tiens à prouver que j'ai raison), c'est la voie la plus prompte, la plus sûre, la plus pratique, la plus légale, et, je crois, la seule aboutissante.

Ce travail, sur la voie sociale expérimentale, n'est ni une nouvelle théorie, ni un nouveau système social ; je compte montrer plus spécialement dans quelle voie l'on devrait diriger les efforts des vrais penseurs et des intéressés, si réellement l'on veut arriver à quelques résultats pratiques, résultats qui deviendraient bientôt considérables, si l'on voulait une bonne fois raisonner, comprendre et s'entendre loyalement.

Je ne doute même pas que, par la voie que j'indique, il ne se produise, avant peu, un tel mouvement dans les esprits, par les résultats obtenus, que ce mouvement, suivant les lois naturelles de la force des choses, sera suffisant pour transformer le monde, ou tout au moins le désencroûter et conduire l'homme à l'âge d'harmonie.

La preuve la plus convaincante de la certitude de ce mouvement est toute inscrite dans la nature moutonnaire de l'homme ; aussi constate-t-on, à chaque période historique, le brusque entraînement général des masses vers telle ou telle idée dominante, et importe-t-il de savoir diriger ce mouvement d'une façon vraiment profitable.

Que tous les cœurs généreux qui ont les mêmes aspirations sous des formes diverses, après s'être une bonne fois convaincus de la vérité des effets et conséquences qu'obtiendrait l'école sociale expérimentale, se groupent ; leur union la fera triompher.



A l'œuvre donc, car de ce jour commencera pour l'humanité une nouvelle ère de paix, de progrès, de prospérité et d'amour.

L'homme enfin apparaîtra sur cette pauvre planète qui pourrait alors porter son vrai nom : la Bienheureuse.

Je ferai remarquer que, n'étant nullement un écrivain, et ne possédant pas ces prétendues hautes qualités qui permettent les vastes boniments, ni ces puissants élans de l'imagination dans le domaine du vide, je n'écris nullement pour les dilettanti, mais dans le but absolu d'arriver, le plus tôt possible, à une solution matérielle : le fait social expérimental.

J'écris comme je sens, comme je parlerais si j'étais dans l'action ; je m'impose cette tâche comme un devoir, comme une dette envers la société.

J'espère, avec le concours d'hommes supérieurs et des circonstances, arriver aux premières créations, montrant à ceux qui souffrent que l'époque des illusions et des espérances vagues est passée et qu'ils peuvent avoir confiance et foi en l'avenir.

J'espère être compris de ceux qui, désillusionnés sur le vrai côté de leurs intétêts et le véritable but de la vie, et comprenant enfin qu'il faut dans l'intérêt de tous favoriser, créer et lancer le mouvement de l'école sociale expérimentale, se joindront à nous de cœur,

d'esprit et d'action pour la faire triompher plus rapidement. J'affirme d'avance que le fait sera.

Je poursuivrai mon but stoïquement, avec la ténacité du fou (puisque c'est ainsi qu'on nous nomme), mille réflexions m'ayant convaincu que les plus grandes choses se font bien plus par des hommes favorisés des circonstances, que par les plus savantes théories desservies par les plus hautes intelligences.

Rien ne pourra me décourager : ni les rires des imbéciles, ni les clameurs des fripons.

Je mettrai, par ma ténacité et mon ingéniosité, la société en demeure de démontrer mathématiquement que nous sommes des rêveurs, ou de se déshonorer lâchement par son inqualifiable égoïsme, et cela, au seul moment qui lui permet de ne plus avoir d'illusions, et où elle peut encore choisir entre l'audace et l'inconnu.

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### LES EXPÉRIMENTISTES SÉPARATISTES UNIVERSELS

ou

Le Socialisme logique, pratique, légal et aboutissant

---

Tant que dure la jeunesse, l'on espère que quelque évènement imprévu et extraordinaire, par une puissance inconnue et inexplicable, va venir changer les conditions sociales, replacer toutes choses dans un ordre naturel, et donner enfin à l'homme un peu de pain, de justice et de bonheur.

C'était la forme d'entendement des peuples anciens, et l'histoire nous montre combien étaient grandes leurs illusions, nous prouve, que s'il est une vérité, c'est hélas ! l'aphorisme : « Plus ça change, plus c'est la même chose. »

Pourquoi ? — Voilà la question qu'il faut résoudre !

Parce que les mêmes causes produisent les mêmes effets.

De tout temps l'on a pensé de même, l'on a agi avec les mêmes forces, l'on a combattu avec les mêmes armes ; vainqueurs et vaincus se sont ensuite comportés avec les mêmes passions.

Voilà pourquoi le passé s'est toujours reconstitué avec de simples changements de noms, de formes et de personnes, mais les bases sociales n'ont pas changé.

En effet, comment ne pas comprendre que tout pouvoir octroyé ou usurpé a pour première conséquence de réveiller une des plus puissantes passions de la brute : l'orgueil, qui se traduit par un abaissement du bon sens en suivant toujours une marche de plus en plus décroissante ?

En un mot, les Césars de tous grades se sentent devenir des dieux. Et quels dieux ! Des dieux infernaux.

Est-ce à dire que le problème est insoluble parce qu'on ne peut en trouver le remède absolu et général ?

Non, le problème a une solution relative, parce qu'il existe non un remède mais des remèdes.

Ces remèdes sont ceux qui surgiront de l'application des méthodes sociales expérimentales.

Pour faire des essais sérieux, il faut non des réformes plus ou moins radicales pour l'époque, mais une séparation complète de tous ceux qui souffrent, de tous les mécontents et de tous ceux qui ont à cœur le bonheur de l'humanité. Voilà pourquoi je reprends aujourd'hui, après de longues réflexions et une suffisante expérience de la vie, cette thèse si souvent émise : La séparation ; thèse que nous retrouvons à tous les âges,

à toutes les phases de l'histoire et même de nos jours, sous des formes diverses, mais qu'il s'agit de reprendre sous une forme nouvelle, pratique et ordonnée, de façon à la vulgariser et à l'appliquer rationnellement.

Je sais bien que le problème n'est pas aisé, que les questions sont infinies, qu'il y a toute une organisation, tout un système d'ordre naturel et rationnel à créer, compliqué des mille besoins de la vie de chaque jour, sans compter toutes les controverses des imbéciles et des fripons.

Tout cela n'est pas suffisant pour se décourager ; l'expérience seule prouvera que bien des difficultés, que l'on croyait insurmontables, se résoudront par quelques moyens ingénieux, qui forcément échappent à toute conception première, que bien des vices disparaîtront d'eux-mêmes par la force naturelle des choses transformées, de même que toute une évolution possible et douce se fera dans les esprits et dans les sentiments.

Pour moi, la seule difficulté vraie, c'est de commencer.

Par mille causes, nous sommes précisément arrivés à cette période où les esprits, sous la double poussée de la philosophie et des conditions matérielles de la vie individuelle à outrance, sont dans l'attente de quelques grands événements.

Les esprits supérieurs, selon la forme de leurs conceptions, le genre de leurs études, essayent vainement de pénétrer le voile mystérieux de l'avenir.

Les uns croient à la rénovation sociale ; les autres entrevoient les plus affreux cataclysmes, estiment

que tous remèdes que l'on pourrait apporter aux vices sociaux seront complètement nuls, s'ils ne deviennent même, uniquement, de sanglantes expériences, parfois pires que le mal.

Entre ceux qui ont une foi aveugle et ceux qui tremblent, il y a un petit nombre de cœurs généreux qui sentent qu'il serait possible, et encore temps, de conjurer tous les dangers, de réduire le mal au minimum, et de laisser au Temps et aux institutions réformées le soin de rétablir un meilleur équilibre.

Cette noble phalange s'appelle les expérimentistes séparatistes.

Les expérimentistes séparatistes ont compris l'infamale comédie qui se joue de tous côtés, et savent d'avance que tous les vastes boniments des endormeurs publics, et les hypocrisies théoriques de nombre d'écoles ne cachent que de basses, lâches et viles ambitions.

Pour eux, toutes les dénominations sont synonymes ; ils ont pesé les conséquences de toutes ces ruses, lesquelles ont pour but de perpétuer aveuglément la barbarie de notre anarchie individuelle, ou de précipiter le moment psychologique, d'une crise générale, formidable, qu'on baptisera pompeusement du nom de Révolution.

Ces derniers ont, au moins pour eux, le mérite de cacher leur ambition derrière les illusions du beau et de la justice, et de justifier l'emploi de la force dans les revendications dont ils peuvent être plus ou moins victimes.

Mais, après la justification d'une révolution, que reste-t-il ?

L'impuissance de la réorganisation.

Voilà pourquoi je relève le drapeau de la plus sublime école : l'école sociale expérimentale, appelant à mon aide tous les hommes de cœur et de dévouement.

La justification de cette école, tant de fois discréditée, est faite par l'impuissance des savantes écoles qui ont eu le grand tort de vouloir, d'un même coup, par de trop sublimes dissertations, faire rentrer toute l'humanité dans un âge nouveau, supérieur et presque imaginaire, enfantant tout comme si l'homme allait subitement créer un Dieu, tandis que la brute n'a pas encore créé l'homme.

En effet, quels ont été les résultats de toutes les réflexions, travaux, écrits, veilles, souffrances de cette pléiade de génies, de profonds penseurs dont les noms seuls formeraient un volume ; qui ont cherché, découvert les lois naturelles qui doivent un jour guider l'humanité tout entière, dans un but commun de paix, de prospérité, de justice, de vertu et d'amour.

Sans être ingrat envers eux, on se demande, tant les résultats acquis sont insignifiants, comparés au but visé, si réellement le progrès de l'esprit humain, dont ils ont porté le drapeau avec tant de talent, de fierté, de courage et de dévouement, est bien leur œuvre ; s'il ne serait pas la conséquence presque exclusive des progrès matériels dus aux sciences pures.

N'est-ce pas la preuve la plus convaincante de la

justesse de l'idée absolue, qu'il faut à tout prix procéder par la voie expérimentale ?

Jusqu'à ce jour, on a fait du socialisme de sentiment, d'amateur, d'artiste, du socialisme en chambre, et, dans tous ces genres, on s'est élevé trop haut ; ces sublimes efforts du génie ont presque nui aux premiers pas que l'homme pouvait faire dans la voie des essais vraiment sociaux.

Quelques penseurs prétendent voir un progrès réel dans la voie suivie par notre génération pour les recherches des problèmes humanitaires, voie baptisée pompeusement du nom de : socialisme scientifique.

Pour moi, je n'en vois pas ; que vous parliez aux masses ou aux satisfaits, sur tel ou tel air, c'est toujours de la théorie en musique, qui aura infailliblement le même sort ; car elle suivra les mêmes lois : accélération vers la révolution, difficultés insurmontables pour créer tout un système d'ordre nouveau, incompris et toujours discutable, anarchie croissante, réaction féroce ramenant non le passé mais l'arrière-passé.

Et après ?

A toi vieille araignée à recommencer ta toile.

C'est en plus grand la comédie des boniments des journaux de chaque jour, des promesses des ministères qui se succèdent : de la blague et toujours de la blague.

Pour prouver combien j'ai raison, je dirai même que la voie scientifique est vieille comme le monde ; il ne faudrait pas de bien grands efforts pour établir cette vérité ; les religions, pour se succéder les unes aux



autres, n'ont pas eu d'autres tactiques que la divulgation des sciences et des trucs sacrés avec lesquels elles opprimaient les peuples conjointement aux castes privilégiées.

Mais laissons de côté cette question, car elle irait contre mon but : la destruction de la bêtise ; je ne ferais qu'augmenter la haine. De même qu'il y a des goûts qu'on ne discute pas, il y a des idées sur lesquelles tout le monde a raison.

Je laisse cette vilaine tâche aux malins et fins renards qui savent si bien exploiter les passions de certaines masses.

Quitte même à passer pour un traître, je vous dirai d'abandonner cet os complètement dépouillé, de commencer par améliorer la société matériellement ; alors seulement vous pourrez songer à remplacer les illusions qui séchent les larmes par le rire rabelaisien.

A mon sens, la question religieuse est à transformer, mais non à détruire ; donnez la liberté à toutes les religions, soumettez-les à l'égalité et aux droits communs ; le temps fera le reste ; car, je ne vois en elles, que les éléments primitifs, barbares et corrompus dans lesquels l'homme s'égaré systématiquement à la recherche de l'harmonie sociale.

Cette manière de voir peut paraître un non sens, mais, en approfondissant le but et non la forme des institutions, beaucoup reconnaîtront que, pour le moment, j'ai quelques bonnes raisons à faire valoir.

Le rôle du prêtre est, dans son principe fondamental, par dessus tout philanthropique.

Que ce rôle soit baptisé du nom de charité, solidarité,

secours mutuels ou assistance publique, c'est toujours la même chose.

Quelle est l'institution, dite laïque, qui actuellement puisse lui être comparée?

Est-ce celle par laquelle le malheureux, la femme, l'enfant ou le vieillard, vont solliciter un commissaire de police, pour aller frapper successivement à la porte d'autorités qui les éconduisent adroitement par mille bonnes raisons.

Donc, dans l'avenir, quand notre organisation aura fait ses preuves, la puissance religieuse se fondra avec la nôtre pour lutter plus efficacement contre la bêtise, le vice et les passions ; en un mot, le triomphe définitif de l'homme sur la brute bipède.

Donc, que ceux qui comprennent qu'il n'y a rien à faire avec les anciens procédés, se mettent résolument à l'œuvre et recherchent les moyens possibles, pratiques et ingénieux, pour la mise à exécution des méthodes sociales expérimentales, en laissant complètement le soin de continuer la lutte à la vieille méthode, aux socialistes plus ou moins timides, faibles, réfractaires, incorrigibles et même aux fins renards.

Ne nous laissons pas intimider ; travaillons sans écouter les millions d'objections que vont soulever les intéressés, les prétendues impossibilités, les difficultés insurmontables, les conséquences, l'historique des tentatives diverses plus ou moins analogues, etc., etc.

En tout et pour tout, c'est toujours la même chose, il n'est pas la moindre bagatelle qui, avant son apparition, n'ait été traitée de folie, d'utopie, d'impossibilité

savamment démontrée, d'hérésie, de sédition et autres grands qualificatifs.

Il y aurait même à citer, à titre de curiosité, une longue liste de faits de tous genres, aussi bien dans l'ordre moral, que dans l'ordre physique.

Ainsi, que n'a-t-on pas dit des chemins de fer, de la vapeur, de l'électricité, des allumettes même, qui devaient, entre les mains des méchants, des fous et des enfants, mettre le feu aux quatre coins de la terre? Que n'a-t-on pas dit de la navigation aérienne qui allait violer la sainte propriété individuelle et attenter aux droits de Dieu? Que n'a-t-on pas dit du gaz et de l'éclairage électrique qui allaient aveugler toute l'humanité?

Sur chaque question, la bêtise s'est appesantie, le génie a souffert, s'est armé de patience, mais enfin a triomphé.

Eh bien ! toutes ces transformations qui nous émerveillent, ne sont que le commencement de l'âge de transition entre une société plus que barbare et un système d'ordre naturel qui finira par s'imposer, malgré toutes les combinaisons des fripons, de la bêtise et de la routine.

La seule difficulté vraie, c'est de commencer.

Aujourd'hui, disposant des moyens perfectionnés de toutes sortes, sans préjuger des moyens nouveaux qui surgissent de l'entreprise de toute grande chose, j'affirme que l'entreprise est non-seulement possible, mais atteindra son but plus sûrement et plus tôt, que tous les moyens successifs qui peuvent être pris pour essayer de transformer une société existante, dont le

mécanisme social repose sur les usages, préjugés, misères, intérêts opposés, bêtise et passions ; le tout développé par l'organisation même, desservi par des lois d'une justice vénale, imposé par force brutale et renforcé de plus de 4 à 500,000 hommes d'affaires organisés en confréries et compères, qui, par mécanisme cérébral, par goûts, éducation et intérêt, n'ont qu'une mission : compliquer, retarder tous les problèmes, et s'en engraisser sans soucis, ni conscience, ni responsabilité des torts qu'ils causent.

Remarquez, toutefois, combien ces messieurs, malgré leur sot orgueil, ont la conviction raisonnée de l'infâme comédie qu'ils jouent.

Ils s'affublent de jupons, de bavettes et de casquettes de barrière.

Les lieux sur lesquels ils traînent leurs robes et leurs langues s'appellent parquets et chambres ; leurs vrais noms seraient trottoirs et souillardes.

Ils portent, avec un genre spécial et ironique, un couvre-mensonges qu'ils appellent serviette, probablement par allusion aux crachats qu'en Janus ils se jettent à la face pour l'ébahissement de la galerie, et la gravité des formes de leurs savantes et habiles comédies. Ces serviettes ont des poches pour signifier l'encaissement des sommes qu'ils extorquent aux malheureux qui, par besoin, osent croire à la Justice.

Il faut, pourtant, leur reconnaître un mérite sur les divers autres genres d'autorité, c'est d'avoir le courage, l'audace ou le cynisme de la bouffonnerie personnelle d'abord, et de la société après ; à moins que ce ne soit vertu chez leurs coréligionnaires.

Ces derniers auraient-ils quelque pudeur ? Ou le fait tiendrait-il au genre de commerce, et serait-il un fait déductif naturel comme celui du fripon se moquant de sa victime ?

Je ferai remarquer que je n'écris nullement avec haine, ni parti pris, ni par représailles ; que je juge parfaitement et apprécie même dans de certaines mesures la magistrature française, qui, est peut-être encore entre toutes, la meilleure des pays dits civilisés.

Je ne lui reproche que ses interminables procédures, ses complications, sa vénalité et ses lenteurs mécaniquement et savamment imposées, le tout, entraînant des désastres, dont les terribles conséquences sont incalculables et inénarrables, contribuant d'une façon particulière à l'abaissement du sens et de l'entendement humain, car, dans de telles conditions, l'imbécile désespère, l'intelligent se révolte, tous deux s'associent dans les mêmes sentiments de haine, de désespoir et de vengeance et sont bien près de proclamer hautement que leur devoir et leur droit sont de se rendre justice eux-mêmes.

Qui sait ? — C'est peut-être le but machiavélique de nos illustrations gouvernementales.

De longues dissertations sur la société deviendraient fatigantes ; pourtant il est bon d'essayer de les résumer.

C'est ainsi que le penseur arrive fatalement à cette conclusion : que dans l'état actuel des lois, mœurs et organisation, en établissant de justes rapprochements, même après la défalcation des non-valeurs : femmes, enfants, vieillards et indisponibles, chaque commer-

cant, industriel et producteur a l'honneur de nourrir : un homme d'affaires, un fonctionnaire, un soldat, un parasite et un chenapan ; et, ce qu'il y a de plus fort, c'est que ce prodige est obtenu contre le cynisme des bénéficiaires, au milieu de complications telles, que si quelques nouveaux perfectionnements venaient s'ajouter à la sainte église administrative et sociale, vous verriez que, pour se moucher, il vous faudrait une autorisation du ministre des nécessités et commodités, et qu'il y aurait matière à procès, si la chose n'était faite dans toutes les règles et conditions étudiées, discutées et imposées par la loi et les règlements.

O Progrès, que tu es beau !

Et dire, après cela, que vous voyez tous les jours des milliers de phraseurs, aussi hypocrites que bêtes, ayant argent et journaux à leur disposition, vous dire, sous mille formes, que la crise générale du commerce et de l'industrie tient à l'élévation démesurée des salaires, à la surabondance de production et autres naïvetés semblables.

Allons, fripons, un peu de pudeur ; si vous devenez de plus en plus impudents, le monde, par contre, devient de moins en moins bête ; le jour est proche où l'équilibre sera rompu.

Réfléchissez sérieusement sur les causes des misères sociales, vous verrez que les vrais utopistes sont ceux qui osent croire ou dire que le temps et la prétendue sagesse peuvent seuls amener des transformations suffisantes, car, quelles que soient les dissertations, quels que soient les systèmes moraux, plus ou moins bien hypocritement combinés, pour aveugler le sens hu-

main, ils seront toujours impuissants contre la mécanique broyante de la société actuelle, dont les effets logiques sont l'engendrement du vice, de la misère et de la dégradation sous toutes ses formes.

Comment voulez-vous qu'il en soit autrement?

Vous nommez députés : des avocats et tous les genres de bouffons qui sont marchands de vins l'été et marchands de charbon l'hiver, c'est-à-dire, ce qu'il y a de pire parmi les professions carnassières ; ils continuent parfois avec talent et même de très bonne foi (supposons-le un instant) leur système de vie et d'exploitation : la blague, le boniment et le charlatanisme sous mille formes, au point d'être arrivés à créer un nouveau genre de style classique : le style électoral.

Voyons, soyons sérieux, logiques, et raisonnons.

Que peut faire le système parlementaire actuel? A droite : des déclassés, des aigris, des envieux et des fats de tous genres, sans principes, sans bases, sans but, qui ne cherchent qu'une chose, embrouiller la situation, pour pouvoir, par des intrigues de tous genres, pêcher en eau trouble.

Au centre : des hommes replets, usés, indifférents, nuls ou ignorants ; là c'est le banc d'huitres ; ils ne broncheront pas, ils digèrent. Pour eux, le parlement est un râtelier complémentaire s'ajoutant à leurs revenus.

C'est au centre que sont les hommes les plus méprisables ; c'est l'homme déverni, la brute dans toute l'acception du mot ; ce sont des êtres sans raisonnement, sans sentiments, sans passions ; association pure de mâchoires, de ventres et de porte-monnaie.

A gauche: des orgueilleux qui pérorent sur les réformes par vieille habitude, pour se faire une situation, se faire remarquer, et dont les conceptions intellectuelles s'arrêtent à la constatation du mal, en supposant même que le tout ne dissimule pas adroitement le retournement de la veste.

Donc, de tous cotés, comédiens sur comédiens, encore des comédiens et toujours des comédiens.

A quoi peuvent aboutir ces gens-là?

A l'impuissance et à l'imbécillité!

En effet, mathématiquement, il ne peut en être autrement.

Il y a plus de 40,000 lois, ordonnances et décrets, sans compter les usages qui font lois, les règlements de tous genres de chaque administration, quand il ne plaît pas à chacun des 600,000 fonctionnaires d'en créer de nouveaux.

Avec leur genre ou leur système, les députés ont bien travaillé quand, par an, ils ont substitué 10 à 12 lois à 12 autres; donc, pour seulement modifier ce qui existe, il leur faudrait trois à quatre mille ans.

Naïf Jacques Bonhomme, prends patience; la provision d'os à ronger est incalculable; l'art ou science des dérivations, des amusements, des éloquentes et interminables rabâchages, des vastes boniments et autres genres de musique, renferme plus d'un tour.

A bientôt les moulins à discours politiques; monsieur Jacques Bonhomme remplacera Dieu et le soleil.

.....

Ici, je supprime des réflexions spéciales que je laisse



au lecteur sur l'étude de Jacques Bonhomme et la vraie valeur de ses limaçons de représentants ; car j'ai rencontré un homme supérieur qui, par tout un système rationnel de déductions, m'a prouvé à sa façon que nos députés avaient pleine conscience de leur incapacité volontaire et calculée, connaissaient parfaitement les souffrances dont ils étaient les auteurs ; en un mot, qu'ils n'étaient nullement des imbéciles, mais faisaient la bête admirablement. . . . .

Mon interlocuteur est même allé plus loin, il m'a prouvé que leur conduite lâchement stupide renfermait une cynique vengeance des bassesses et des affronts qu'ils ont éprouvés dans les procédés dont ils se sont servis pour tromper l'opinion. . . . .

Et dire que ce sont ces gaillards-là qui appellent les penseurs des utopistes et qui ont le front de vous parler de sagesse, de concorde, d'union et autres grands mots semblables.

Allons, décidément les jésuites rouges sont plus forts que les jésuites blancs et les jésuites noirs réunis.

Il serait bon, de temps en temps, de rappeler à ces messieurs leurs promesses de leur faire comprendre que le pays n'a jamais eu l'intention de se donner pour maîtres 1,000 à 1,200 rois fainéants.

Qu'au moins une fois au Capitole, pour bien distinguer l'homme de l'oie, ils aient le courage d'affirmer cette prétention ; on leur adjoindrait des maires du palais attachés à leur petite personne.

On pourrait arriver à démasquer leur infernale hypocrisie en créant diverses fêtes périodiques dans lesquelles les programmes seraient ressuscités, et ces messieurs, contraints à certaines obligations particulières d'affichage et autres publicités du même programme.

En un mot, les forcer à la honte et au parjure, pour les vouer plus sûrement au mépris et au dégoût publics.

Parmi les phénomènes qu'il est bon d'étudier dans l'état mental de nos hypocrites représentants, il en est deux de particuliers : leur naïveté et leur sot orgueil.

Leur naïveté leur fait croire qu'ils sont l'incarnation du libéralisme, parce qu'ils n'ont pas même le courage de porter le scalpel sur les membres gangrénés qui sont à amputer radicalement.

Quant à leur orgueil, il est sans borne ; leur compétence s'étend à toutes les connaissances humaines sans même se rendre compte que leurs discours réciproques comportent en eux le paradoxe de l'insulte et la négation de l'intelligence, de la raison, du jugement et du savoir de ceux qui les écoutent.

Si je ne craignais de trop m'intéresser à ces honnêtes gens, qui s'intéressent si peu à leurs électeurs, je leur dirais que le gros sens commun pense qu'ils devraient se réunir avec des convictions personnelles raisonnées, étudiées et arrêtées, et que pour mettre toute leur bonne foi à couvert, il n'auraient qu'à s'éclairer par des rapports officiels pour et contre chaque question, les faisant précéder de ces judicieux proverbes de nos pères :

Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Le peuple vit de bonne soupe et non de beaux discours.

Si c'est par manie qu'ils pérorent, qu'ils fassent, comme les moines de l'Inde, d'abord la lecture de tous les écrits sur le sujet en question, et leurs discours après ; de cette façon, chaque question demanderait cinq à six siècles, sans jamais se conclure.

Si quelques députés sont réellement de bonne foi, qu'ils demandent la suppression des discours, au moins quand l'on est d'accord, et cela, par des systèmes de votes préalables pour toutes les questions déposées, jusqu'au jour enfin où la formule sera posée : Plus de discours ; des idées, des programmes, des votes et des réformes.

Mais, allons donc, ce serait trop beau, trop simple, et ne produirait pas assez d'effet.

Je viens de vous démontrer mathématiquement l'impuissance de tout système parlementaire ; je vais maintenant vous démontrer scientifiquement, en quelques mots, le secret ou la preuve des lois naturelles gouvernant nos députés assemblés, c'est-à-dire de leur imbécillité.

Tous les penseurs ont constaté combien les hommes délibérant en réunion deviennent nuls.

Les plus grandes polémiques se sont engagées sur ce sujet, mais toujours pour constater le mal existant, sans jamais chercher à en connaître les causes véritables.

Ce fait mathématique de baisse de pression cérébrale chez les hommes et chez tous les animaux réunis en groupe devrait être étudié scientifiquement et soumis

à des expériences rigoureuses, des observations spéciales, élaborées dans le cabinet du chercheur.

Ce fait, dont les conséquences sont terribles pour la marche rapide du progrès, a ses principales sources dans les phénomènes magnétiques naturels.

Les récentes découvertes de transmission de la pensée à l'aide de courants électriques, pourraient servir de nouvelles bases à ces recherches, ainsi que nombre de phénomènes observés par de savants aliénistes.

Il est reconnu qu'une communication magnétique générale existe entre tous les individus réunis dans un même local ; qu'alors le plus faible emprunte au plus fort une partie de son intensité et, qu'après un laps de temps plus ou moins long, il s'établit une moyenne magnétique relative ; c'est en grand, mais d'une façon invisible, le phénomène que l'on constate quand, dans une société, une personne bâille, successivement le même mouvement est répété par chacune des personnes présentes.

Il résulte de ce fait général seul, qu'une infinité de faibles courants magnétiques, se traduisant chez les individus par une originalité, une particularité, se trouvent complètement annihilés, ne pouvant se communiquer ni s'ajouter au fluide général ; c'est cette perte de chaque particularité qui affaiblit dans de si grandes proportions la moyenne commune.

Les individus ne peuvent retrouver cette personnalité qu'en s'isolant du groupe général, ce qui a lieu en partie par la tribune ; toutefois, l'individu ne peut reconquérir la totalité de son originalité ou propriété, qu'au bout d'un certain laps de temps, par sa soustrac-

tion plus ou moins complète à l'influence générale, la nouvelle concentration de ses fluides ou petits courants personnels, leur développement, leur choc, contre le fluide général, et une infinité d'autres causes plus ou moins inconnues.

Voici donc le mal défini ; sa nature, son origine étant connus, de grandes facilités sont maintenant données à ceux qui voudraient se livrer à des recherches spéciales pour en trouver les remèdes énergiques, prompts et efficaces.

C'est ainsi que, de prime-abord, on peut entrevoir les premiers remèdes : dans de courtes et nombreuses petites séances, des déplacements de groupes de personnes, des moyens isolateurs de sections et d'orateurs, et des procédés spéciaux pour rompre et déplacer les fluides généraux, etc., etc. . . . .

Il est indubitable qu'à la suite des longues et patientes recherches, des observations et de l'ingéniosité de chacun, la liste des remèdes curatifs de l'imbécillité de nos députés pourrait arriver à être aussi parfaite que possible.

C'est ainsi que je demande des expériences et des observations multiples : sur la forme de construction des salles, la décoration, l'acoustique, l'aération, la température et mille autres questions, sans compter l'état, le genre de vie et les conditions des députés eux-mêmes.

Ainsi, prenons par exemple : l'attitude des personnes.

Les personnes étant debout, assises ou couchées,

n'ont plus les mêmes idées, les mêmes observations, ni les mêmes résolutions.

C'est ainsi que les députés étant debout auraient infiniment plus de force, plus de vigueur, plus de vivacité et plus d'énergie; c'est un fait que le hasard a fait rencontrer dans l'immortelle séance du Jeu de Paume. Si Louis XVI n'eût pas fait enlever les bancs de la salle, il est probable que la Révolution n'eût jamais existé, car la déclaration de guerre sociale faite par Mirabeau et votée à l'unanimité, dans cette immortelle journée, n'aurait pas été nettement tranchée, et, le point de départ manqué, il n'en fallait pas davantage pour changer tout le mouvement.

Prenons un deuxième exemple : l'heure des séances.

Habituellement les séances ont lieu après le gros repas du matin; l'esprit est lourd, la digestion est à peine commencée; comme l'appétit vient en mangeant, le métier de député, par ses aboutissants, étant lucratif, ils ont donc les moyens de se payer les plus formidables goinfreries; de telle sorte qu'ayant l'estomac habituellement bourré, ils peuvent ronfler toute l'après-midi sans avoir rien entendu; voilà pourquoi un nombre indéterminé de dévoyés, d'illusionnés, s'époumonnent à rabâcher tour à tour cinq ou six discours sur le même sujet.

Le remède est encore inscrit dans l'histoire, et c'est aussi un fait accidentel qui l'a marqué dans nos annales.

Il faut que les séances aient lieu la nuit.

Voyez cette immortelle séance de la nuit du 4 août. Jusqu'à ce jour, on vous a enseigné que la noblesse

effrayée des progrès de la Révolution, de l'audace de ses partisans, voulut y mettre un frein en cédant brusquement à ses légitimes revendications.

Encore une illusion qui doit disparaître ; ce mouvement n'a pas été provoqué par les sentiments généreux ou effrayés de l'homme, mais par la lassitude des forces physiques concurremment aux effets magnétiques de notre être, développés par le nombre, qui, la nuit, nous portent à la rêverie, à l'idéal et à l'épanouissement des sens.

Donc, les stratégestes parlementaires doivent savoir employer successivement le système de combat offensif ou défensif ; j'appellerai l'un l'entraînement, l'autre l'ébranlement.

L'entraînement peut se faire par les audacieux isolément, par les groupes et par les tribunes sous diverses formes : paroles, gestes et applaudissements ; ces derniers surtout, quand ils sont renforcés du tapage des pieds, cannes et autres instruments.

C'est ce principe qui, en raison de la perte des originalités et de l'abaissement général du fluide cérébral, fait que des incidents nuls soulèvent des tempêtes formidables, que des idées plates et creuses sont couvertes d'applaudissements frénétiques, tandis que des discours élevés, patriotiques, empreints d'idéal et de justice, passent inaperçus au milieu d'une indifférence générale, du bourdonnement des conversations et des impolitesses particulières.

L'ébranlement se fait également par collectivité et par individualité.

Les ébranlements individuels sont, en général, les

réparties vives, mordantes, spirituelles ou comiques, qui arrivent à propos ; elles coupent l'orateur, ou forcent ses partisans à une riposte générale. On pourrait citer certains types, plus malicieux que méchants, qui excellent dans ce genre.

Les ébranlements les plus efficaces sont ceux qui se produisent par un fait ostensible ; ainsi, on pourrait citer le cas de ce ministère renversé parce qu'un malin avait déchiré et interverti plusieurs pages du discours d'un des ministres.

L'embarras de celui-ci fut tel, qu'il provoqua une hilarité générale, contre laquelle aucune puissance humaine ne pouvait résister.

Le fait de ce député dont la buvette avait troublé la cervelle et que l'honorable président excusa si adroitement en attribuant son attitude larmoyante aux effets d'appréhension et peut-être de chaleur.

Le fait de ce malin qui, en soufflant un vieux discours à un tribun fougueux, le dérouta complètement.

Le fait de cet autre qui, entraîné et dérouté, avait confondu son sujet avec une citation.

Dans cet ordre d'idées, outre les anciens cas que l'histoire nous fournit, et qu'il serait bon de rééditer, on pourrait s'ingénier facilement à trouver mille trucs : ballons d'enfants dont on couperait la ficelle ; détonations ; bruits musicaux ; odeurs spontanées ; changements de décors ou de costumes ; cris d'animaux ; trucs de physique ou de prestidigitation, etc., etc.

En résumé, les nombreuses expériences de toutes sortes révéleraient de tels phénomènes, que quelques



découvertes tenues secrètes, savamment employées par des adroits pour le triomphe de leurs principes ou de leurs intérêts, jetteraient une telle confusion dans les idées, que les plus malins des malins finiraient par devenir tellement abracadabrants et incohérents, qu'ils conclueraient eux-mêmes que les plus sots des hommes sont ceux qui osent faire des lois.

De ce jour, le penseur pourrait enfin entrevoir l'ère d'harmonie qui doit conduire l'humanité dans un épanouissement de paix, de justice et d'amour.

Je me suis peut être un peu trop appesanti sur cet être curieux, qu'aucun naturaliste n'a bien osé définir : le député.

Le lecteur me pardonnera mes développements en songeant à toute la portée que pourrait avoir l'attention publique appelée à des études sérieuses et caractéristiques sur le sujet, et à la disproportion qui existe entre sa nature et son rôle.

Tout étant centralisé, aucun progrès ne peut se faire s'il ne part du centre pour rayonner vers tous les points de la circonférence.

Voilà pourquoi rien ne se fait.

Quitte à passer pour un radoteur, j'appelle l'attention publique sur cette idée absolue que du député nous vient tout le mal.

Il faut leur faire comprendre leurs devoirs et les responsabilités qu'ils assument sur leurs têtes.

Il faut arriver à les convaincre que les mêmes idées de révolte qu'ils approuvaient contre un tyran unique, doivent logiquement être pour eux-mêmes des vérités absolues ; que rien n'était plus grand, plus beau, plus

sublime, plus humanitaire, plus divin que l'échafaud conventionnel, car ce n'est pas celui qui crie au feu qui est coupable, mais celui qui par son idiotie a allumé l'incendie.

Il faut leur faire comprendre que leur réunion n'est pas un champ de foire; que, s'il s'est trouvé une nature d'élite pour crier au monde : « Vous allez voir comment l'on meurt pour 25 francs, » c'était un déclassé.

Il faut leur faire comprendre que leur conduite actuelle pourrait être mise en opéra-bouffe, si malheureusement elle n'était qu'une triste réalité; le barnum de cette comédie pourrait attirer les badauds en leur criant : « Venez voir, Messieurs, Mesdames, les hommes plats du jour à 25 francs. Venez voir, Messieurs, Mesdames, leurs sacoches garnies et leurs ventres dodus. Le spectacle est gratis, il ne coûte que le sang et les larmes du peuple. »

Le seul défaut de cet opéra-bouffe, c'est qu'un jour il pourrait bien être accompagné d'une musique toute spéciale.

La musique aux trombes d'Orsini.

Mais, allons donc, naïf que je suis, les députés sont nés malins, ils ont approfondi l'incommensurabilité de la bêtise humaine; ils ont même le front de le dire : « Ils sont si bêtes qu'ils me renommeront. »

Je leur ferai le boniment des petits couteaux : « N'avez-vous pas toutes les libertés? L'égalité n'est-elle pas promulguée? La fraternité n'est-elle pas inscrite jusqu'au dessus des plus hauts monuments, même des prisons? Quelle est la promesse que j'ai

oubliée? Ceux qui crient sont des révolutionnaires; nous, nous sommes les vrais patriotes. » Et ainsi de suite, toujours à l'orgue de barbarie, mon ami.

Eh bien! Jacques Bonhomme, un dernier conseil: si, quoi que tu dises, quoi que tu fasses, c'est toujours la même chose, fixe une limite à ta patience et, passé cette date, au lieu de pleurer, réveille-toi, ils sont de chair et d'os comme toi; du nerf; point de pitié pour les bourreaux; prends ton balai le plus sale et frappe au visage.

Quant à cette merveilleuse et plus que sublime institution: Le Sénat. Le lecteur a déjà compris le pourquoi de mon silence sépulcral.

Hausser les épaules, rire, mépriser, ne sont rien.

Pauvre Jacques Bonhomme!

Pauvre Jacques Bonhomme!

*Devines si tu peux, comprends si tu l'oses.*

Pauvre Jacques Bonhomme!

Pauvre Jacques Bonhomme!

Que tu es bon, que tu es bon, que tu es bon!

Dans combien de siècles seras-tu initié à ces incom-  
mensurables *hauteurs et profondeurs* de cette transcen-  
dante science qu'on appelle: Politico-Comédie?

Silence! Silence!

Mystères? Mystères!

Avouez lecteurs, que, le crime à part, les créateurs  
de pareils rouages sont de superbes malins, de vrais  
dieux concepteurs.

Silence! Silence!

Mystères! Mystères!

. . . . .

Revenons à notre sujet.

En résumé, la gangrène est partout; le fumier est si vaste, la putréfaction si complète, qu'en général le journalisme même, dernière étaie de ladite civilisation, n'est plus qu'une succession de honteuses officines de coupures littéraires, de brocantages de nouvelles, de trafics de scandales et d'annonces vendus au plus offrant, dissimulant toutes leurs manipulations financières sous des formes de pontification de partis politiques en *ie, ique, iste et isme*; sachant pertinemment que toutes leurs nombreuses comédies ne sont que le tissu d'une vaste légende, dont la seule différence entre l'un ou l'autre de leurs systèmes se résume au pouvoir octroyé ou usurpé par tel ou tel genre de fripons, ou d'association de fripons ou d'imbéciles.

Rien ne peut nous faire raisonner et montrer à quel abîme nous courons, ni les multiples études et connaissances humaines, ni les bizarreries de la nature et du sort, ni l'étalage de la prostitution, ni la dépopulation, ni les ravages des épidémies, ni l'abaissement de la patrie, ni l'atrophie de la race, ni l'étouffement de l'intelligence, du talent et du génie, ni l'augmentation du nombre des suicides, des fous, des malheureux et révoltés de tous genres.

Les jouisseurs et chenapans comptent, pour assurer la perpétuité de leur domination, sur l'épouvante de la mitraille combinée avec les stratégies de corruptions, de dérivations et de l'achat des traites.

Eh bien ! quels que soient les développements que je puisse donner au dégoût que provoque chez moi l'étude

des misères sociales, en supposant même que j'aie jusqu'à vous montrer nu tout le fond de haine que ces gens-là m'inspirent, je reste profondément convaincu de l'impuissance de toute révolution.

Je ferai remarquer que je ne discute pas sa légitimité, mais son impuissance. . . . .

Quitte même à passer pour un traître, je crois de mon devoir de dénoncer comme coquins ou faibles, ceux qui soutiennent encore les voies et moyens vraiment révolutionnaires.

La plupart le font par faiblesse de jugement, beaucoup n'ont pas suffisamment approfondi la question, d'autres le font par haine ou s'égarent volontairement.

En un mot, à part quelques natures vraiment d'élite, il y a de tout : des malins, des fripons, des ambitieux et des imbéciles, qui, une fois parvenus, sont ou deviennent plus vils, plus révoltants et plus barbares que ceux auxquels ils se sont substitués.

Eh bien ! malgré tous les vices, toutes les hontes, toutes les misères, toutes les infamies de la société, bien qu'en principe je reconnaisse loyalement qu'il faille un bouleversement complet, je reste profondément persuadé que toute révolution sera impuissante, qu'il n'y a qu'un système d'enfantement sûr, pratique et rapide : l'école sociale expérimentale.

Je suis convaincu que tout autre système ne peut aboutir à aucun état meilleur, qu'il n'y aura rien de changé, sinon : division, multiplication et déplacement des vices ; si toutefois le tout n'est pas complété, après un enchevêtrement d'épouvantables événements, d'un retour formidable à un âge inférieur ; tandis

qu'une fois le mouvement social expérimental lancé, rien ne pourrait arrêter l'augmentation toujours croissante de sa puissance régénératrice.

Cette vérité est telle que je voudrais voir se lever toute une école spéciale littéraire étudiant scientifiquement les causes d'impuissance des révolutions et, combinée avec la recherche des petits moyens, des faits isolés, des débuts des grandes institutions qui ont contribué à élever l'homme, des créations qui ont disparu, de celles à étendre ; le tout développé en vue de la vulgarisation de ce qui est et de ce qui a été bien.

A ceux qui sont persuadés qu'une révolution seule peut amener des transformations suffisantes, je vais, en deux mots, faire comprendre que c'est un rêve, une chimère, de pures illusions. Je laisse aux penseurs le soin de développer mon idée.

La fortune de la France peut être évaluée à 6 à 700 milliards, dont 3 à 400 en fortune terrienne ; cette dernière sera l'appui de toute contre-révolution, car elle est toujours assurée de la nourriture et du logement. A mesure que l'intensité de la crise se manifestera par des ébranlements sérieux, elle sera successivement apaisée par de nouvelles illusions, provoquées par des courants financiers qui jetteront sur les villes commerçantes et industrielles des milliards conventionnels.

Le même évènement qui s'est produit en 1795, se reproduira ; l'entendement humain sur la finance ne comportant pas plus aujourd'hui qu'il y a un siècle la reconnaissance générale d'un principe d'équilibre rationnel ; quand la confusion financière se produira

à son tour, les habiles provoqueront alors un mouvement révolutionnaire étudié, combiné, dont on aura mesuré parfaitement le point de départ et d'arrêt. Ce mouvement sera exagéré dans des proportions formidables.

A ce moment, les malins demanderont le sauveur ; la confusion s'accroissant, l'unité morale se fera sur le sauveur ; celui-ci apparaîtra sûrement, plutôt dix qu'un ; ils auront tout à gagner, rien à perdre ; l'embarras du choix sera tranché par le plus téméraire ; alors, quand, après un laps de temps plus ou moins long, pendant lequel les esprits seront assommés, abrutis, ahuris, quand la vérité se dégagera, l'on reconnaîtra parfaitement que rien n'est changé, sinon, déplacement de capitaux, de vices et de passions ; les malins, les fripons, chenapans et C<sup>e</sup>, auront encore le dessus.

Tout le travail d'attaque sera à recommencer.

Remarquez qu'en temps ordinaire, c'est précisément en petit, le jeu des malins lorsqu'ils se sentent débordés ; successivement on discourt sur la centralisation et la décentralisation, on joue avec les systèmes comme on joue à la bourse des valeurs. Pendant dix ans, vingt ans, on laisse s'épuiser la génération, on l'illusionne par quelques lois dites de réformes ou baptisées pompeusement de révolutionnaires ; puis, quand l'heure de l'effort suprême est arrivée, quand se pose face à face le seul problème : la justice naturelle, la reconnaissance des droits, ce qui est tout à la fois l'assurance, la garantie de vie des individus et de la société, habilement on râfle en un jour toutes les conquêtes de la période.

Le temps et la force effacent le crime ; le fils oublie les misères du père, et ainsi de suite : A recommencer!!!

Pourquoi ces grandes comédies sociales?

Parce que le terrain sur lequel est bâtie la société n'est pas rationnel ; ce n'est pas par l'intelligence qu'il faut commencer à améliorer l'homme, c'est par le côté matériel des besoins de la vie ; alors seulement, soit par phénomènes naturels, soit par conditions de milieu, l'homme s'améliore, les conditions d'être lui permettent de se maintenir et de perpétuer cette amélioration.

L'exemple de la dernière Révolution n'est-il pas assez frappant pour nous démontrer cette vérité : l'impuissance des révolutions ?

On s'efforce à l'envi de nous démontrer de cent mille façons les prodiges, les merveilles et surtout les conséquences de cette immortelle Révolution qui, à les en croire, a été la plus belle, la plus grande, la plus rapide, la seule victorieuse des révolutions qu'ait jamais vues l'humanité ; pourquoi ne pas dire de toutes les planètes qui roulent dans l'infini ! Farceurs, la Révolution n'a été que le discours légal qui devait précéder les futures révolutions.

La seule vérité, qui peut-être se dégage de la Révolution française, c'est la légalité s'imposant d'une façon générale par un mouvement de bas en haut.

Voyons, soyons francs ; les discours et la vaine gloire de côté, quels sont les résultats que le temps a consacrés ?

L'affluence spontanée d'ambitieux de tous genres.



aux privilèges de l'ancienne noblesse, déguisés adroitement sous le nom de droits pour tous, a fait multiplier d'une façon illimitée tous les gens qui, par nature vicieuse, ont pu facilement et à plaisir se tailler un domaine dans le nouveau système d'ordre; de telle sorte que le système s'accroissant par la force naturelle des choses, sans contre-poids de vertu, de talent et d'intelligence appréciables, est arrivé à son apogée, c'est-à-dire que les plus voleurs, les plus fripons et les plus chenapans ont tous les honneurs du haut du pavé.

Vous parlez du progrès des sciences, des lettres, des arts ?

C'est le temps qui a marché, le monde qui a vieilli.

Le progrès actuel est l'ennemi du producteur, il le broie, il l'écrase, et brutalement lui dit :

« Cède-moi la place ! »

Le travailleur se retire, mais répond :

« La place que je te cède, tu ne la garderas pas éternellement; un jour, tu seras notre serviteur, notre esclave, notre bien. »

En admettant même le sens de vos idées, il serait facile de vous démontrer que tout est non-sens, trompe-l'œil et imbécillité.

Qu'importe aux malheureux vos trottoirs alignés, vos becs de gaz, vos grandes maisons, vos palais, vos monuments, vos musées, vos chemins de fer, vos steamers et cent mille autres merveilles adroitement étalées, s'il leur manque les choses les plus nécessaires à la vie ?

Pour eux, s'ils raisonnent, tout les porte plus sûrement à la haine, la révolte ou la folie.

Soyez donc logiques et procédez enfin d'une façon rationnelle ; d'abord l'indispensable à tous ; puis, l'utile, l'agréable, pour arriver enfin à satisfaire de plus en plus les natures qui ne peuvent vivre que dans le luxe et le superflu et que vous considérez alors comme des malades à satisfaire, à soigner et à guérir.

Un paradoxe fera mieux saisir cette vérité.

Les chemins de fer sont incontestablement de bien belles et bien grandes inventions. — Eh bien ! malgré eux, en supposant que le système social actuel s'éternise, vous ne pourrez même plus aller à la campagne.

Tous les chemins seront bordés de murs, de telle sorte que vous serez tous de libres prisonniers.

Que ce serait beau le tour du monde entre deux murs et le soleil devant soi !

Que de grands peintres, que de sublimes poètes, quelle variété de littérateurs vous rêvez pour nos descendants !

On pourrait multiplier à l'infini les citations ; une foule de cas seraient très amusants, mais passons.

Vous parlez de liberté, de droits ? il y en a même qui affirment la fraternité gouvernementale « probablement en consultant les volumineux Bottin des frères et amis budgétivores », vous savez pertinemment que ce ne sont que de vains mots écrits dans les bouquins, sur vos journaux et même, ô hypocrites ! sur nombre de monuments ; que les quelques exceptions que vous tolérez, quand vous ne les provoquez pas, ne

sont que des formes hypocrites pour mieux donner le change.

Si, dans les siècles passés, le paysan n'avait plus qu'une apparence de face humaine, nos opulentes cités ressemblent étrangement à une formidable agglomération d'hôpitaux, dans lesquels les malades se débattent pour se communiquer les maladies, en se privant alternativement d'espace, d'air, de lumière, d'aliments et autres besoins, le tout compliqué d'un acharnement fiévreux et croissant d'empoisonnement, sans parler des bagatelles infinitésimales que développent la mauvaise foi et les rouages administratifs.

Que diraient nos aïeux, s'ils voyaient la puissance, la force, la beauté de leurs rejetons ?

Vous pourriez alors parler de progrès et de liberté, si devant vous se dressaient quelques légions d'audacieux Romains et de valeureux Gaulois.

La misère du paysan s'est reportée sur le producteur industriel, l'employé et le vrai fonctionnaire ; le luxe, l'orgueil, les privilèges et la barbarie du noble se sont incarnés sous d'autres formes dans les diverses castes de parasites dont le nombre augmente tous les jours, et qui poussent l'impudence jusqu'à prétendre que tout existe et que rien ne peut exister que par eux, sans eux et pour eux.

A les entendre, ils sont des dieux et les seuls descendants des créateurs du progrès ; les déshérités ne sont que des ivrognes, des paresseux, des imbéciles et des goinfres, de génération en génération.

Qu'y a-t-il donc de changé entre l'ancien et le nouveau régime ?

Vous allez voir les hypocrites et les malins ergoter sur les mots et les particularités.

Pour moi, rien n'est changé.

Etre au bain ou aux galères, c'est toujours la même chose.

Pour les jouisseurs, même, la vie est devenue un bain décoré.

Je tiens à bien le rabâcher, une nouvelle révolution ne changera rien, encore rien, toujours rien.

Je le répète, les penseurs s'égarent, planent et ne peuvent être compris des masses brusquement et longtemps ; les jouisseurs les attendent là pour les immoler à la bêtise.

Raisonnez froidement ; comparez seulement le brillant état-major de la Révolution de 48, l'enthousiasme des masses, avec notre époque où l'état-major, profondément sceptique, écrit et parle pour l'argent et la pose ; où les masses courbent la tête et fléchissent lâchement le genou.

Qu'arrivera-t-il après la révolution ?

Les naïfs, les jeunes, nombre d'incohérents, de curieux, de badauds seront pris dans les feux de files ; après la fusillade : la transportation.

Quand le nouveau César trônera, il n'y aura pas même un frère, un ami, un enfant des innombrables victimes qui ait assez de cœur et de sang dans les veines pour plonger son poignard dans le poitrail du monstre.

Ce César pourra de nouveau parader vingt ans, et, pour le détrôner, il faudra encore les baïonnettes étrangères, un million de cadavres, des milliards aux enne-

mis, la décadence de la nation qui l'aura décifié, et que, lui, il aura écrasée sous son joug, et une lutte fratricide entre ses partisans déguisés et les nobles cœurs qui croient encore qu'un dernier sacrifice va faire triompher leurs principes généreux.

Que faut-il donc pour faire changer l'aphorisme : « Plus ça change, plus c'est la même chose », le bonnet blanc, blanc bonnet de nos pères ?

Il faut créer le mouvement de l'école sociale expérimentale.

Ce mouvement, je le répète, une fois créé, rien ne pourra arrêter l'augmentation toujours croissante de sa puissance régénératrice.

La progression de ce mouvement sera telle, qu'aucun des grands mouvements humains dont nous parle l'histoire ne pourra lui être comparé, parce qu'il sera basé sur des lois et des principes naturels et bons, tandis que jusqu'ici tous les mouvements ont été plus ou moins imposés par la force et les privilèges, ce qui corrompt et détruit rapidement les principes d'origine.

Mais, pour créer ce mouvement, il ne faut pas en confier la direction aux bavards et aux blagueurs de tous genres ; le règne des avocats est fini, c'est aux ingénieurs et aux industriels qu'il faut laisser la plus grande action dirigeante ; c'est à eux qu'appartient le gouvernail, car il faut faire parler la matière.

Soyez persuadés que, dans cet ordre de choses, toute une pléiade de génies nouveaux et spéciaux sortira de ce mouvement, comme dans les sociétés civilisées les génies militaires se présentent, lorsqu'il s'agit de s'é-

gorger en masse avec toutes les règles préparatoires dignes de ces épouvantables boucheries.

L'extension, l'influence, le prestige de l'Amérique et de l'Australie ne sont-ils pas là pour nous prouver qu'en peu de temps on peut créer des colonies, des Etats, des nations ?

Dans le même laps de temps, eussiez-vous transformé une vieille société ?

Non ! mille fois non !

Dans le vieux monde, il eût fallu des siècles de luttes, de misères, de révolutions, des fleuves de sang, des montagnes de cadavres, et après la vieille loi aurait reparu.

Les mots et les noms seuls seraient changés.

Par l'école sociale expérimentale, les bras et l'intelligence prouvent ce que l'on peut faire en pays neuf.

Jugez où seraient arrivés ces mêmes pays si, avant tout, ils eussent commencé par une organisation *harmonieuse* où tout concourt au bien-être commun ; tandis qu'ayant adopté les mêmes bases, ils ont joui d'une prospérité momentanément supérieure, pour venir, par la suite, se confondre avec le modèle copié ; de telle sorte que, malgré leur outillage industriel perfectionné, l'immensité de territoire à conquérir sur la nature sauvage, point d'armées à nourrir, moins de préjugés et de prétendus vieux droits à défendre ; ils sont aujourd'hui dans une situation presque identique.

Donc, rien ne prouve plus clairement que le mal tient presque exclusivement au système d'ordre, à l'organisation même de la société.

Je me suis proposé d'être bref, tout ayant été dit et

redit des millions de fois, dans tous les temps et sous toutes les formes :

Des millions de volumes traitant ces questions pourrissent dans les bibliothèques.

La masse pauvre et ignorante les ignore ; elle s'étiole et flotte dans un vague sentiment d'espérance, écoute et caresse les voix qui lui parlent de révoltes légitimes, mais l'anémie étant déjà dans ses veines, ses résolutions ne sont plus que des désirs de rêves.

La classe riche ramollie, orgueilleuse et profondément sceptique, rit des ouvrages des penseurs, s'en distrait, s'en pare comme d'un ornement intellectuel, mais le but visé par tant de cœurs généreux et d'intelligences supérieures, l'amélioration des masses, le bonheur solidaire, la fraternité humaine ?

Rien ! rien ! rien ! toujours rien !

Pourquoi ?

Parce qu'il faut des faits pour parler à ceux qui ne veulent pas entendre, des faits pour démontrer aux aveugles, des faits pour faire comprendre aux sceptiques, aux ignorants et aux incrédules, des faits pour les imbéciles qui se croient intéressés au *statu quo* et ne veulent ou ne peuvent comprendre que tout l'organisme civilisé peut un jour se retourner contre eux.

Il faut des faits pour fermer la bouche à ces myriades de fats, essayeurs d'idées, gens à esprit gras qui posent pour les supérieurs, croient qu'il est de bon ton et de haute convenance d'afficher un profond mépris, un dégoût même pour leurs semblables.

Pour ces gens qu'il est bon de savoir juger, je vous citerai, pour le leur rappeler, la réponse qui me fut

faite, dans un de ces milieux qu'on est convenu d'appeler le monde, par une très aimable dame qui ne descendait ni des croisés, ni des portes verrouillées : « Je ne vous comprends pas suffisamment, expliquez-moi bien ce que sera votre *faïenciare*? (Phalans-tère!...) »

Il faut des faits, parce que vous n'avez pas le droit d'imposer le bonheur à ces légions d'indifférents qui n'en veulent pas; ils doivent venir à nous : par raison, par besoin et par attraction personnelle; autrement vous courez les risques de les avoir pour vos pires ennemis.

Il faut des faits, même pour les diverses catégories de sceptiques qui vous répondront ce qui m'a été dit personnellement. « Je vous comprends, vous voulez réunir dans une même cage tous les animaux d'une ménagerie. »

A ces gens, faites-leur ma réponse : « Parfaitement, Monsieur le Ministre, et j'espère bien que vous figurez dans la collection; vous pourrez alors constater ce fait, que par un ordre de choses naturel, les dents et les griffes des carnassiers seront tellement bien limées que ceux-ci deviendront inférieurs aux gens bons qu'aujourd'hui ils croquent à plaisir. »

Plaignez ces malheureux; ils ne comprennent pas que les sensations, qui, chez eux, se traduisent par du dégoût et de la haine, se révèlent, dans les âmes bien nées, par des idées et des sentiments de relèvement, d'amour et de sacrifice.

Il faut des faits pour ceux qui de très bonne foi se persuadent que toutes transformations nuiraient à



leurs intérêts ; ils sont pris par les complications de la vie, et n'ont pas le temps d'approfondir les idées ; beaucoup seraient désireux de nous prêter leur concours, mais ils ne comprennent pas au juste ce que nous voulons faire ou être.

Ils comprennent notre organisation comme une sorte de caserne de gendarmerie, de pensionnat ou de communauté religieuse ou autres systèmes d'associations esclavagistes, et, certes, cette dernière catégorie est immense ; elle s'appelle légion, renforcée de cette légion encore plus innombrable qui, plus ou moins par vanité ou intérêt, pose ou prétend avoir des idées dites conservatrices, et qui, au fond du cœur, désire voir luire le jour où cesseront leurs souffrances et leurs larmes, plus ou moins mal dissimulées par une apparence de luxe, de bien-être, de clinquant de mauvais aloi, sans sécurité et sans *garantisme* pour eux et leurs enfants.

La seule différence entre ces gens et nous, c'est qu'ils pensent tout bas ce que nous disons tout haut.

Il faut enfin des faits pour réparer une des plus criantes, des plus honteuses, des plus ignobles injustices de notre état social actuel, la légitime compensation à laquelle ont droit nombre de cœurs et d'esprits généreux qui, oubliant la mécanique broyante de notre civilisation métallique, se sont élancés à la recherche du beau, de l'idéal, essayant de le saisir, de le condenser, de le solidifier, pour ainsi dire, afin de le présenter à l'humanité.

Pour ces grands cœurs, ces esprits, ces puissants

cerveaux (selon l'expression du jour), il faut des refuges.

Les sociétés antiques les glorifiaient dans leurs écoles et dans les temples ; au Moyen-Age, les abbayes leur ouvraient leurs portes ; mais dans notre civilisation : rien ! rien ! . . . . .

Il semble même qu'elle a marqué au fer rouge, sur leurs fronts lumineux, le mot : malheur.

Donc il faut des faits pour tous les genres d'opinion, qui, suivant les résultats obtenus, modifieront leurs idées dans tel ou tel sens.

Je dirai même, mettant de côté l'idéal, la philanthropie, la science, puisque notre époque en rit ou en bâille, seulement au point de vue du nouveau, de la variété, de la comédie humaine, il faut encore des faits.

Voilà pourquoi il faut enfin commencer par la séparation et créer les premiers noyaux des expérimentistes séparatistes ; prouver à tous que les intérêts solidaires et variés ne font qu'un avec la liberté et l'harmonie.

La seule difficulté, je le répète, c'est de commencer.

Vous verrez que toutes ces légions indifférentes, sceptiques et réfractaires, aujourd'hui plus ou moins contraires à nos principes, n'attendent, pour se lancer dans le mouvement social, que les premières preuves de l'école expérimentale, et formeront elles-mêmes les cadres de cette organisation qui doit, par la paix, la justice et la prospérité, englober toute l'humanité.

Pour bien établir la logique de la méthode expérimentale, je vais établir quelques parallèles entre elle

et la méthode dite révolutionnaire, qui trompe les uns, effraie les autres et qui n'aboutit absolument à rien.

Au gros bon sens de Jacques Bonhomme à me dire si j'ai raison.

Quand vos habits tombent en loques, vous allez en commander d'autres chez le tailleur, et ce n'est que quand le nouveau vêtement est prêt que vous en changez.

Eh bien ! cette opération, en socialisme, c'est la méthode expérimentale.

Les révolutionnaires vous diront : « Mais non, il faut d'abord te débarrasser de tes loques, tu marcheras tout nu ; de cette façon tu apprécieras bien mieux les bons effets de tes vêtements neufs. »

Pour moi, ce raisonnement est aussi triste que celui des charlatans de toutes dénominations qui, sous mille formes, vous disent : « Tu veux t'habiller, commence par tes souliers, puis un pantalon, puis un gilet, puis un pardessus et enfin ton chapeau ; de cette façon, tu seras toujours sale et tu auras toujours besoin de quelque chose. »

Quand vous êtes six à table, et qu'il n'y a du pain que pour deux, les révolutionnaires disent : « Personne n'aura rien ! »

Garde à vous !

Nous allons faire sauter la table !

Les charlatans disent : « Que les deux premiers se remplissent, les autres rongeront les os. Le sort et les lois le veulent ainsi. »

Quand votre maison tombe en ruines, les révolutionnaires disent : « Mets-y le feu, tu en construiras

une plus belle après ; en attendant, tu coucheras à la belle étoile. »

Les charlatans disent : « Répare toujours, ne t'inquiète ni du temps, ni de l'argent, ni de la menace d'un évènement tragique ; la Providence veille sur toi. »

Quand votre femme a fait de la mauvaise cuisine, les révolutionnaires disent : « Casse-lui la vaisselle sur la tête. »

Les charlatans disent : « Garde le bon morceau pour toi, fais-lui manger les restes et va dîner dans un restaurant coté de la révolution *sauciale*. »

Eh bien ! Jacques Bonhomme, comprends donc, une bonne fois, qu'en politique, en affaires, et pour tous les besoins sociaux, c'est la même chose ; il n'y a que les mots qui changent.

Comprends donc qu'il n'y a que deux sortes d'hommes : le bon et le mauvais, l'intelligent et l'imbécile, le généreux et l'égoïste, le travailleur et le paresseux, le sobre et le goinfre ; alors tu apprécieras à leur juste valeur tous ces charlatans qui s'affublent de discours et de systèmes pour mieux te tromper.

Tu comprendras parfaitement que le vrai révolutionnaire est comme le vrai conservateur, identiquement de la même pâte ; la seule différence entre l'un et l'autre est dans la formule.

L'un veut tout pour lui par égoïsme ; l'autre veut tout détruire par jalousie, haine, désespoir et vengeance.

Ce dernier est donc un peu plus excusable, ou moins méprisable.

Sois persuadé, également, que beaucoup s'égarerent sur le sens révolutionnaire des choses.

Le révolutionnaire n'est pas celui qui met sa casquette ou sa culotte à l'envers ; c'est l'homme qui veut que tout le monde soit sans culotte, parce qu'il n'en a pas ; c'est l'homme qui casse les bancs de pierre sur les promenades publiques, parce que les enfants viennent y jouer et faire des petits pâtés.

Le conservateur est l'homme qui accapare tout, non par situation, mais par cupidité, âpreté, lucre, avarice, et qui, par une sorte de folie ténébreuse, croit que tout est à lui, pour lui et par lui.

Pour cet être, rien n'existe : ni famille, ni patrie, ni humanité ; il ne voit que son vice.

Alors, Jacques Bonhomme, quand tu auras bien saisi cette vérité, tu comprendras où sont tes vrais amis.

Tes vrais amis sont ceux qui veulent procéder par la voie expérimentale ; car, c'est la plus courte, la plus pratique et peut-être la seule aboutissante.

La seule difficulté vraie, c'est de commencer.

Pour couper court à toutes discussions sur la possibilité d'une réussite, sur sa nécessité, et surtout sur ses conséquences, je conseille au lecteur de prendre dans l'histoire n'importe quelle époque où la société se trouvait dans une situation analogue à celle actuelle, c'est-à-dire ces époques de transition, de marasme et d'arrêt du progrès qui précèdent les grands cataclysmes, les grandes révolutions, les passages d'un âge à un autre ; et, de se poser sérieusement ces questions : Quelles ont été les causes qui ont produit tel fait ?

Quels ont été les effets des évènements survenus ?

Que serait-il advenu si l'on eût procédé par la voie sociale expérimentale ?

Prenons quelques exemples : Que serait-il advenu si, à l'époque romaine, les empereurs, au lieu de persécuter les Chrétiens, eussent facilité généreusement leur transportation en un pays quelconque, leur donnant toute liberté, les protégeant même, les laissant libres de s'organiser à leur façon ? Du même coup, le Christianisme, qui n'était autre que le communisme religieux, sentimental et fanatique, un des produits bâtards de simplification de la philosophie païenne, se serait transformé, tandis que la société religieuse n'a jamais pu se constituer ; la civilisation romaine eût été sauvée, quitte à elle à se transformer progressivement, en profitant du repos obtenu pour assimiler ces deux sociétés.

Que serait-il advenu, si, au Moyen-Age, Charles IX, au lieu d'ordonner l'ignoble massacre de la Saint-Barthélemy, signal des hideuses guerres de religion, avait pu comprendre la grandeur et la portée du jugement du grand amiral Coligny, qui lui proposait de transporter ses coréligionnaires à la Louisiane et autres colonies françaises ?

L'Amérique et l'Océanie parleraient aujourd'hui le français.

Le monde serait peut-être près de s'unifier.

Que serait-il advenu si Louis XIV eût appliqué cette même proposition qui lui fut soumise avant la révocation de l'édit de Nantes ?

Le grand roi-soleil préféra expulser de France près

de deux millions de Français et leur interdire jusqu'aux colonies, malgré les efforts même des expulseurs qui, par la voix d'un célèbre père jésuite, ne cessaient de lui répéter : « Sire, peu m'importe que le sucre soit protestant ou catholique, pourvu qu'il soit blanc. »

Sous la Révolution, il fut également question de transporter aux Indes tous les suspects.

Nous aurions évité : Les massacres de la Terreur, l'émigration, cette série de guerres et de victoires qui dura vingt-trois ans, épuisa la France et se termina par la chute presque totale de la Révolution, suivie des innombrables victimes de la Terreur blanche, pour aboutir finalement au triomphe de notre implacable ennemie : l'Angleterre, et la perte presque totale de nos colonies.

Un dernier exemple, bien triste, puisqu'il est tout récent, et que nombre des victimes existent encore.

Si, après la défaite de la Commune, les vainqueurs se fussent souvenus qu'ils étaient Français, c'est-à-dire que leurs pères étaient aussi généreux que braves au combat, au lieu de préférer se vautrer comme des bêtes fauves dans le sang fratricide, déshonorant ainsi les plus grandes, les plus nobles vertus françaises.

Barbares et lâches assassins ! Les mânes de nos pères se révoltent et vous crient : « Henri IV fit-il comme vous ? Les conventionnels firent-ils comme vous pour la pacification de la Vendée ? » et pourtant, ces deux horribles drames ne peuvent pas même se mettre en parallèle.

Ah ! si seulement ces monstres victorieux, grâce au concours de l'ennemi, avaient songé que la guerre nous

tuait trois à quatre cent mille hommes, nous privait, par la perte de l'Alsace et de la Lorraine, de plus de deux millions de Français, eussent-ils fusillé ces trente-cinq mille frères, en méconnaissant volontairement le mobile qui avait poussé ces grands cœurs à sacrifier leur vie pour leurs idées, le salut de leur pays, pour la République qu'ils voyaient crouler des mains d'une bourgeoisie rapace et sans honneur !

Ah ! s'ils avaient songé à transporter librement ces malheureux vaincus en Algérie, au Sénégal, où ils eussent pensé que plus tard ils puissent rendre des services à leur patrie momentanément ingrate, nous aurions aujourd'hui une colonie libre, indépendante et prospère, de deux à trois cent mille êtres, parlant notre langue, ayant nos traditions, notre génie, et qui, au jour de malheur, seraient venus offrir à leur mère-patrie leurs cœurs généreux et le concours de leurs vaillants bras ; car, hélas ! nous sommes encore loin du jour où les hommes comprendront qu'il ne doit y avoir qu'une race de frères, une seule famille : l'humanité, puisque ce principe, nous ne pouvons le comprendre même entre Français.

Mais il eût fallu être des hommes et non des sauvages ; comprendre la justice, et, après la déportation ; les laisser libres, les aider généreusement, reconnaître leurs droits de s'organiser en nouvelle société, les subventionner, même comme une dette sociale légale, provenant de l'abandon de leur part d'héritage, fruit des générations passées.

Je souligne ces dernières phrases, car, ce n'est qu'à ces conditions essentielles que la question que je res-



suscite sous un nouveau jour peut avoir un succès certain, duquel dépend, pour la France, dans un temps plus ou moins éloigné, une question de vie ou de mort, de prospérité ou de décadence, de prépondérance ou d'esclavage, et, pour l'humanité, de barbarie ou d'harmonie.

Voilà, brièvement, l'exposé de la proposition tant de fois émise de procéder socialement par voies expérimentales.

Il est temps que les prétendus fous, rêveurs et utopistes opposent la preuve aux arguments desdits honnêtes gens.

La seule difficulté, je le répète, c'est de commencer. Des circonstances nouvelles enfanteront des hommes nouveaux.

Une fois le mécanisme social solidaire créé, les premiers noyaux organisés feront cadre, les prétendus déshérités, incompris et réfractaires de tous genres, de tous peuples, de toutes races viendront à nous, et ils sont nombreux ! En effet, que manque-t-il à beaucoup de gens pour être de bons, honnêtes et considérables citoyens ?

Du travail, ou quelques pièces de monnaie que possèdent souvent de bien tristes gens, souvent même la possibilité de pouvoir employer leurs aptitudes, ayant dans l'état des choses toutes les forces sociales contre eux.

Il y a cinq à six cent mille hommes qui émigrent d'Europe et vont chercher une terre plus hospitalière que leur patrie ; voilà un premier courant à détourner, et, ce nombre doublera, triplera, si la France sait orga-

niser à son profit un courant et un mécanisme d'assimilation régénérateurs.

Par ce moyen seul, la France doublera, triplera l'influence, le prestige que l'on reconnaît à son génie, sans rien diminuer de sa force et de sa prospérité intérieure.

Il faut donc se hâter ; n'attendons pas d'être devancés dans cette voie nouvelle et sans égale.

Jusqu'à ce jour, nous sommes le seul peuple dont les traditions, le génie et les idées aient pu créer entre les nations un courant sympathique attractif.

Il serait donc du dernier aveuglement de ne pas profiter de cette situation.

C'est un droit et un devoir que nous devons à nos ancêtres.

Des peuples égoïstes, dont le seul but est d'exploiter les autres par le mécanisme commercial, pourraient peut-être, avec le concours de la force, détourner ou atténuer ce courant et imposer plus ou moins leurs langues pour reléguer la nôtre sur les bancs des écoles, à côté du grec et du latin.

C'est ce danger qu'il faut savoir conjurer, car, il amoncellerait pour nous, dans l'avenir, les plus terribles conséquences, et, pour l'humanité entière, de longs interrègnes de barbarie.

Il est temps de songer à ce grand problème que le siècle futur verra se poser nettement : la lutte pour la langue ; pendant que la race anglo-saxonne s'étend lentement sur la surface du globe, notre vaillante, généreuse, chevaleresque et spirituelle race gréco-latine semble prendre plaisir à se décimer avec orgueil dans

des luttes de géants comme pour montrer à la face des cieux l'élite de notre monde.

Il est temps de rompre avec les temps héroïques et d'apporter nos vertus à un mouvement encore plus grand et plus noble : la régénération de l'homme par l'école sociale expérimentale.

C'est pour ces principales considérations, jointes aux grandes idées d'unification, que nous devons aujourd'hui comprendre de bas en haut, en les coordonnant avec les mouvements de haut en bas, qu'il faut que tous ceux qui ont réellement la foi sociale et confiance dans les destinées de la France se mettent résolument à l'œuvre, par la seule voie sûre, pratique, légale et aboutissante dans l'heure présente : l'école sociale expérimentale.

Il est temps que l'homme revienne à ses aspirations naturelles, qu'il substitue la lumière à l'ignorance, la construction à la guerre, le bien-être à la misère, l'amour à la haine, l'honneur, la vertu, le travail et le talent à l'égoïsme et l'exploitation multipliés par les intérêts personnels opposés.

En un mot, il est temps que l'homme substitue l'harmonie à la prétendue civilisation, et cesse d'être le plus sot animal pour devenir ce que son aspiration a créé : un dieu.

La seule difficulté vraie, c'est de commencer !

---



## DEUXIÈME PARTIE

---

### LA RÉVOLUTION PACIFIQUE

---

#### LES EXPÉRIMENTISTES SÉPARATISTES UNIVERSELS

OU

#### Le Socialisme logique, pratique, légal et aboutissant

---

##### De la question posée

Comment mettre à exécution pareil projet ?

La question intéressant tout le monde, c'est monsieur Tout-le-Monde qui peut et doit la résoudre ; lui seul peut offrir des connaissances variées et infinies.

Pour cela, il faut ouvrir à Paris, plus qu'un congrès, qu'un vaste concours ; il faut une véritable exposition d'idées sur la question.

Dans cette exposition seront centralisés tous les documents constituant : plans, méthodes, systèmes, idées et notes de chacun sur toutes questions pratiques traitant les voies et moyens de l'expérimentation sociale.

Le comité provisoire qui se chargera de l'entreprise, fera un appel universel aux spécialistes, aux économistes, aux sociétés économiques et autres genres d'études sociales pour la recherche des documents existants et de règlement d'ordre d'après lequel les divers écrits seront rédigés, classés et exposés ; des commis-

sions spéciales seront chargées de les résumer, de les proposer ; puis ils seront soumis et votés rapidement, sans discussion, par des congrès spéciaux qui décerneront un titre honorifique à toute personne ayant donné une bonne idée.

Comme tout progrès en amène un autre, une deuxième, une troisième exposition seront décidées, jusqu'à ce que l'ensemble des lois, règlements, méthodes et systèmes soient aussi parfaits que possible ; on fera ensuite le choix des revues, journaux et moyens divers devant les exposer et les défendre ; mais, ne pas oublier une chose, qu'il vaut mieux répéter dix fois, cent fois la même chose dans les mêmes termes, que dix mille fois en termes différents, même de plus en plus éloquents et sublimes.

En un mot, pas de polémiques ; de la réclame, encore de la réclame, et toujours de la réclame.

Cette vérité est absolue, car je pourrais dire, ce qui semble paradoxal, que les questions sociales doivent premièrement être des questions commerciales et industrielles ; ce n'est que dans l'avenir, après des périodes de début formées de sacrifices et d'ingéniosités, que l'on pourra procéder du pratique au mieux, du mieux au beau, du beau à l'idéal ; toutefois, faudrait-il dans chaque genre, comme premiers initiateurs, des hommes vraiment supérieurs, car le socialisme est l'art de la divinité humaine et, pour représenter cet art, il faut d'abord en être soi-même le créateur et puiser dans l'enthousiasme de la possession de sa propre science les dons naturels pour savoir rendre cet art.

## NOTA

Je tiens à bien faire remarquer que les quelques pages ajoutées sur l'exécution et la possibilité du système général ne sont ni un projet, ni un plan de la voie sociale expérimentale ; c'est simplement, à mon point de vue, un canevas nécessaire comme vulgarisation du sens général dans lequel les idées émises sont à développer ; aussi, serai-je excessivement bref, et le lecteur comprendra mon silence par l'idée que j'ai émise d'une solution collective, seule rationnelle.

Je les écris parce qu'à notre époque de petites idées, il ne suffit pas de dire : telle chose est bonne, telle chose serait utile ; mais il faut pouvoir dire : telle chose est possible de telle manière.

Il faut en outre frapper les esprits par des idées et des faits originaux, pour essayer de remédier à cette ignorance profonde que l'on constate dans toutes les couches sociales, sur cette science humaine : le socialisme ; science qui devrait être la première et la plus développée de toutes, tandis que, par une aberration inexplicable, rien n'a été oublié pour essayer d'étouffer ses premiers germes et d'embrouiller tous les problèmes.

### **Canevas général de l'exécution et de la réussite de l'Ecole sociale expérimentale**

Pour remédier au malaise général au début, je vois trois genres d'opérations possibles, applicables selon les pays, les individus, leurs aptitudes, leurs idées et leurs moyens d'action ; mais il faut savoir les combiner dans un travail d'ensemble, une organisation à la fois indépendante et solidaire, de telle façon que leur réunion, par une sorte de fédération internationale, assure, dès le début, à toute nouvelle création des expérimentistes une réussite certaine.

Cette fédération est nécessaire pour créer une puissance morale qui, par la suite, deviendra l'organisation devant régir cette nation nouvelle, avec ses lois, ses droits, son indépendance et tout ce qui constitue un Etat ; en démontrant que la variété n'est pas l'ennemi de la liberté, mais sa beauté, et que, pour ainsi dire, rien n'est révolutionnaire mais simplement une question de système d'ordre.

La première opération, que j'appellerai mixte, consisterait dans l'organisation et le concours solidaires des adhérents de toutes catégories et de tous pays.

La deuxième opération consisterait dans l'organisation de phalanstères et de groupes sociaux en contact avec les civilisés.

La troisième opération consisterait dans la création de colonies sociales en pays neufs et en pays civilisés, points choisis, cédés, complètement indépendants et libres des mœurs, usages et lois des pays nationalisés.



Je sais bien que la raison pure s'oppose à toutes combinaisons de systèmes; que philosophiquement, ils peuvent varier à l'infini; que même on peut nier jusqu'à la valeur du mot, que tout système entraîne des vices particuliers; mais c'est un mal forcé par lequel il faut passer pour arriver à une anarchie collective (1) naturelle; mais, quels que soient les défauts, les vices même d'un système social solidaire, dans le plus mauvais, les bons effets sont infiniment supérieurs à n'importe quel système d'anarchie individuelle dans lequel les hommes se débattent, se volent et se tuent.

Anarchie que l'on baptise pompeusement du mot de société ou de civilisation.

Réfléchissez! les systèmes d'ordre individuels ne peuvent engendrer que deux espèces d'êtres: l'imbécile et le fripon.

L'imbécile plus ou moins raisonnant et le fripon plus ou moins canaille.

En effet! A quoi tend la prétendue civilisation?

A produire de petits ânes savants à seize ans, des crevés à vingt, des vidés à vingt-cinq et des brutes à trente ans.

Bientôt, il ne sera plus possible de retrouver, sur la face de l'homme, l'expression du rire; sa physionomie tend de plus en plus à devenir féroce.

Les idiots appellent cet état sérieux, malin, fort, habile, correct, distingué, etc.

Si parfois par des effets combinés de la nature et des

---

(1) Le mot anarchie est pris ici dans son sens théorique et non dans le sens corrompu, aujourd'hui accepté, c'est-à-dire synonyme de destruction.

circonstances, quelques rares êtres tendent à devenir des hommes, la société se charge, tôt ou tard, par son mécanisme d'écœurements, de leur broyer sentiments et qualités, pour les rejeter au milieu du troupeau, vidés, aigris, plus brutes et plus féroces ; car ils obéissent alors à des lois naturelles d'inversions progressives.

Ces lois sont fatales ; elles résultent de la honte personnelle, de la méfiance que l'individu est porté à exagérer, de l'isolement, de l'indifférence des masses et mille autres conséquences matérielles et morales.

L'homme observateur se rend parfaitement compte de certains phénomènes particuliers qu'engendre l'état social actuel : c'est ainsi que l'honnêteté est devenue une chose si drôle, que celui qui est doué de cette vertu est comme frappé d'une sorte d'aveuglement ; sa bonté naturelle n'est plus qu'un genre d'imbécillité sentimentale qui lui fait prendre pour des victimes les plus infects chenapans ; aussi, les fripons de tous genres se succèdent-ils comme attirés par une sorte d'instinct et, après avoir bien dépouillé leurs victimes, c'est tout au plus si, par crainte, ils n'osent les appeler ouvertement : imbéciles ; sans parler des malins d'entre eux qui poussent encore l'impudence pour s'arranger de l'état des législations et du brocantage judiciaire pour prouver qu'ils sont, eux, d'honnêtes gens, et que leurs victimes sont des canailles ; aussi trouvent-ils entre eux toutes sortes d'épithètes pour s'excuser adroitement ; leurs victimes s'appellent alors : enfants, naïfs, confiants, peu pratiques, rêveurs, bêtes à ravir, etc.

Aussi voit-on ces incompris actuels, ces honnêtes gens que l'on baptise du nom de nettoyés, errer par le

monde en criant : « Fripons, fripons, rendez-moi mon argent ! »

Mais, ô double ironie, à l'écho qui leur répond : « Fripons, fripons, rendez-moi mon argent ! » se mêlent des bruits confus ; ces bruits, ce sont les rires des imbéciles.

A mon sens, les brigands et détresseurs de grands chemins, comparés à ces gens-là, sont de parfaits gentlemen : car, eux, ont de la pudeur ; ils savent le nom de leur métier ; ils ont du courage, de l'aplomb, de l'audace ; ils attaquent ; mais au moins on peut se défendre.

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que l'organisation sociale actuelle comporte que ceux d'entre eux qui excellent dans l'art de duperie et d'exploitation, deviennent de véritables demi-dieux.

C'est ainsi que chaque ville offre des spécimens semblables à ce trafiquant d'une des plus grandes villes de France qui, chaque jour, adresse à l'humanité cette prière : « Appelez-moi : filou, voleur, coquin, cr.... mais, ne m'appellez jamais un imbécile. »

Pour moi, cet homme caractérise, ou pour mieux dire identifie parfaitement son époque : « Société de boniments, de paperasses, de chicanes et d'exploitations de tous genres. » Si la société avait à être conséquente, elle devrait élever à ces demi-dieux là, une statue allégorique dans les principales villes du globe.

Croyez-vous franchement que dans un système d'ordre collectif quelconque, pareils hommes puissent se produire ?

Si nous avions le temps de rire, je vous amuserais par

des exemples pris dans toutes les classes de la société, en y joignant les preuves d'impuissance de l'honnête homme à se défendre; impuissance telle qu'elle va jusqu'à l'indifférence populaire; l'opinion publique l'a résumée par ces proverbes :

« Le plus mauvais arrangement vaut mieux que le meilleur procès. »

« S'adresser aux tribunaux, c'est se faire voler deux fois. »

Hélas ! nous n'avons plus le temps de rire ; le temps presse, l'édifice social est ébranlé ; l'ouragan auquel je veux essayer d'opposer quelques paratonnerres va peut-être balayer complètement tous les matériaux.

Toutes les bases sociales sont dans les mêmes conditions ; c'est ainsi que, pour la femme, elles sont telles, qu'il n'y a plus de langage possible pour décrire la situation comique, honteuse, infamante ou infernale dans laquelle la réduit notre belle civilisation.

La femme ne peut être qu'exploitée ou révoltée et cela, dans de telles conditions, qu'il devient de plus en plus impossible à l'esprit le plus sagace de poser un jugement sensé sur ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être, en voyant le nombre d'effrontées grandement huppées, éclabousser les gens les plus méritants, et celui des divinités riches et pauvres unies par le système marital, dit légal, avec des êtres vils et répugnants dont ne voudraient pas les dernières filles de trottoirs.

Et, c'est au nom d'un Dieu, de la vertu ou de la société, que ces nobles femmes subissent de pareils outrages, qu'elles condamnent le fruit de leurs entrailles.

Ces infamies doivent cesser ; du bon sens, de la raison, de la philosophie ; le divorce ou les cornes !

Quoi qu'on en pense et quoi qu'on en dise, c'est par la femme que se perfectionne l'humanité ; ses erreurs apparentes ne sont que des formes de son esprit spécial qui sent par un sens particulier, qu'on pourrait appeler intuition ou sensation, l'état de désarmement dans lequel l'ont placée les vices et les passions de l'homme.

C'est notre aveuglement et l'état borné de nos conceptions qui nous font porter de faux jugements sur la femme.

La femme devine, l'homme apprend.

Plus vite que notre intelligence, elle suit le mouvement social ; la société la porte-t-elle au vice, elle s'y précipite ; la société tend-elle à l'élever, elle plane dans le domaine de la vertu.

C'est cette dernière vérité qui me permet d'affirmer que nous comptons bien plus sur la femme que sur nous-mêmes pour maintenir et élever l'harmonie dans toutes nos créations. Les civilisés pourront alors apprécier et comparer notre façon d'agir, franche, cordiale et naturelle avec leurs répugnants procédés.

La femme jouira donc de droits égaux, mais sera, vu son rôle, libre de toutes réglementations de devoir ; ses défauts et caprices seront non-seulement excusés, mais je pourrais dire respectés, uniquement dans le but de former notre jugement et nous faire mieux apprécier les divers genres de divinités.

Nous replacerons la femme dans ses attributions naturelles : l'amour et le dévouement, mais en retour,

nous lui garantirons ce qui est toute son âme : la vie de ses enfants.

Elle sera toujours pour nous notre légitime orgueil et notre féconde richesse.

Parmi les phénomènes les plus drôles à observer dans l'individualisme, c'est le renversement complet du sens naturel des conceptions ; c'est ainsi que nombre d'hommes se croient l'incarnation même des vertus, tandis que bien analysés philosophiquement, ils ne sont que de cyniques lâches et barbares assassins.

Combien de richissimes sont cause de la mort de leurs semblables par la mort la plus affreuse, la plus infernale que la brute puisse concevoir : les privations successives qui, lentement mais sûrement, acheminent le malheureux vers la phtisie, l'hôpital et la mort, en passant par toutes les souffrances physiques et morales possibles, sans même avoir la consolation d'une justice vengeresse.

Essayez de dire à ces gens qu'ils sont des assassins et vous verrez la traîtresse organisation sociale, avec ses feuilles de papiers timbrés, saisies, condamnations, ventes, récidivités et transportations, s'appesantir brutalement sur vous.

Voilà l'individualisme.

La lutte est impossible entre l'honnête homme et le fripon ; la société les protège parce qu'ils s'appellent légions, et que les imbéciles ne peuvent s'entendre pour les enchaîner, la majorité des intelligents s'étant, de gré ou de force, jetée du côté des fripons.

En résumé, plus vous réfléchissez, plus vous observez les sociétés plongées dans l'individualisme à ou-

trance, vous ne voyez partout que paradoxes, nonsens, bizarreries et imbécillités ; tandis que dans tout système d'association vraie, une fois les forces dissolvantes individuelles vaincues, l'association ne peut se maintenir et se développer que par le triomphe et la suprématie du beau, du bien, du juste et de l'intelligence.

C'est cette vérité fondamentale qui prouve qu'il existe des lois naturelles d'harmonie qu'il s'agit de réunir et d'appliquer ; car quoi qu'en pensent et quoi qu'en disent nombre de publicistes, l'homme est né bon ; c'est la société qui le rend méchant.

Les monstres seront toujours à l'état d'exception.

La seule difficulté, je le répète, c'est de commencer.

En effet, quel que soit le système d'ordre collectif adopté, il repose plus ou moins sur ce principe général :

Quelles que soient les apparences de faiblesse ou d'infériorité des hommes entre eux, comme aucune unité comparative ne peut être établie que si elle existait, mille circonstances pourraient la modifier ; qu'un imbécile, même reconnu, peut rendre des services et qu'un intelligent, par une déviation quelconque, peut arriver à nuire, être une nullité et même une charge ; les hommes doivent donc être considérés comme offrant des variétés, mais égaux de fait, et doivent baser leurs actions sur un principe de solidarité le plus absolu, laissant les avantages sociaux au profit de la collectivité.

C'est en approfondissant sérieusement ces vérités fondamentales que vous serez forcés de reconnaître que dans l'individualisme, la suprématie appartient forcément au plus canaille, et dans la collectivité, au plus vertueux.

## PREMIÈRE OPÉRATION

---

### **Du système mixte. — Concours et adhésions de tous genres au système général**

Il n'est pas nécessaire que je rentre dans de grands développements sur les forces que l'association générale doit savoir tirer de l'ensemble des liens plus ou moins intimes des civilisés à nos principes généraux.

Ces idées sont, à notre époque, suffisamment comprises du public, car nombre d'écoles économiques et d'éminents spécialistes les ont savamment exposées, pour que je puisse donner, dans ce travail général, des aperçus nouveaux.

De plus, de longs détails, outre leur inutilité, rendraient ce travail fatigant.

Je serai donc plus que bref.

Le système mixte est l'ensemble des forces qui viendront s'ajouter à la puissance de nos créations complètes.

Nombre d'applications économiques émises et créées sous diverses formes, viendront naturellement, dans l'avenir, se fondre avec nos institutions générales.

C'est ainsi que nous aurons : des adhérents locaux, nationaux et universels.

Des adhérents honoraires, militants, stagiaires, conventionnels, etc., etc.



Des fournisseurs adhérents, des fournisseurs géran-  
tistes, etc., etc.

Des participants militants, des participants conven-  
tionnels, etc., etc.

. . . . .  
. . . . .

Toutes ces créations seront étudiées dans des congrès  
spéciaux et les statuts et règlements arrêtés au mieux  
des intérêts de chacun. Le but de toutes ces créations  
est non-seulement d'obtenir un ensemble de forces  
pécuniaires s'ajoutant aux bénéfiques des créations  
complètes, mais, bien plus, d'ajouter une puissance  
morale formidable qui facilite et assure aux groupes  
locaux la certitude du succès dans leurs entreprises  
personnelles.

## DE LA DEUXIÈME QUESTION

---

### **Phalanstères et groupes sérieux**

Pour créer tout d'une pièce cent, deux cents, mille phalanstères, il faut des millions, dites-vous?

Non.

Il faut simplement une organisation sérieuse et étudiée, qui mérite l'attention et inspire la confiance des capitalistes.

Ce sont des entreprises commerciales et industrielles moins difficiles et plus sûres que les diverses entreprises d'hôtels, de villes d'eaux, attractions publiques et autres; mais des entreprises perfectionnées par le but civilisateur, philanthropique et *harmonien*.

Je suis même convaincu, et la chose a été maintes fois démontrée, que si une maison de banque sérieuse voulait résolument se mettre financièrement à la tête du mouvement social expérimental, par les facilités de change, d'émission, de commerce, de confiance, de concentration et de liens de tous genres qu'elle faciliterait entre tous les adhérents, elle s'assurerait pour elle-même une des opérations financières les plus grandes, les plus belles qui se soient jamais faites.

Le grand mouvement des banques populaires et de diverses associations coopératives d'Angleterre, d'Allemagne et d'autres pays, comparé à notre nouveau but social expérimental, ne serait que de l'enfantillage, et l'on sait de quel poids ces mouvements ont pesé sur le développement de ces pays et dans la concurrence

commerciale et économique qu'ils nous ont faite, bien qu'au fond ces institutions, plus que primitives, ne soient que des moyens bâtards pour égayer l'humanité dans la voie du socialisme expérimental, parce que ces divers systèmes n'embrassent que des spécialités et, exclusivement, divers cas et conditions de la vie individuelle ou de la société.

Les créateurs de ces institutions ne se sont pas assez rendu compte des bizarreries de la nature, du nombre, de la variété et de l'anarchie des choses (1), ce qui en fait la difficulté et l'instabilité; c'est précisément leur manque de perfection générale, qui fait que les races latines se sont trouvées réfractaires à leurs applications, bien que leurs penseurs aient été les premiers à concevoir ces théories et même commencer à les appliquer, principalement de 1848 à 1851.

On peut se convaincre facilement de cette vérité quand j'affirme la rapide extension de la voie sociale expérimentale par les richesses presque incalculables qu'ont su obtenir nombre d'associations, de communautés et autres genres d'unions.

En effet, un objet fabriqué, une marque, un prospectus produisent, à la longue, beaucoup plus d'effet que les plus belles théories et les livres les plus sublimes, dont le sort est de moisir dans les bibliothèques ou de servir de délassement à quelques intelligences supérieures qui même, le plus souvent, gardent pour elles-mêmes les jouissances d'esprit qu'elles ont éprouvées, tombant fatalement dans le scepticisme ou l'in-

---

(1) Le mot anarchie est ici pris dans son vrai sens théorique et non le sens corrompu adopté, synonyme de bouleversement.

différence la plus complète envers les masses profondes qui grouillent presque à plaisir dans l'ignorance et la misère. Prenons des exemples : Connaissez-vous la Grande-Chartreuse si vous n'aviez eu que les immortelles pages pour les dilettanti ? Mais vous avez eu mieux que cela ; vous avez savouré leur délicieuse liqueur, et vous avez aimé ces braves religieux qui vous procuraient un moment de plaisir si agréable.

Eh bien ! il en sera de même de nos phalanstères libres et variés ; aux statuts modifiables et aux bienfaits participants proportionnels aux droits, devoirs ou services rendus.

Quand vous nous connaîtrez mieux, vous nous aimerez. Nous aussi nous vous vendrons de bonnes liqueurs, de bons chocolats, etc., etc.

Prenons un deuxième exemple : Tout le monde sait que les grandes conceptions des expositions, des chemins de fer, des casinos, des villes d'eaux, des halles centrales, des magasins et bazars universels sont des conceptions socialistes.

Eh bien ! ces créations, avec l'expérimentation sociale, non-seulement vont se développer, s'embellir, mais encore se perfectionner dans le sens moral.

Ainsi, l'univers entier est émerveillé devant la belle création du grand *Bon Marché* de Paris ; la haute intelligence et la bienfaisante main qui dirige cet établissement fait couler par millions le chiffre de ses bienfaits.

Loin de moi la pensée d'enlever un atôme au mérite de cette noble femme, au contraire ; si j'étais président de la République, non-seulement je l'inscrirais d'office

en tête du livre de la Légion d'honneur, mais je démissionnerais pour lui remettre la place que méritent ses généreux exemples.

Je pourrais en dire autant des grands magasins du *Lowre*, du *Printemps*, etc., etc.

Eh bien ! si belle et si merveilleuse que soit l'organisation de ces puissantes maisons, nous les surpasserons encore ; car nos créations, successivement, embrasseront tous les besoins de la vie, matériels et moraux ; ceux de nos familles, de nos enfants, de nos amis, et même les âmes d'élite penseront à nos ennemis que leurs frères et amis oublient adroitement quand le malheur les a frappés.

Il importe d'autant plus que des hommes d'une vraie valeur comprennent parfaitement la portée d'un mouvement financier dirigé vers les expérimentations sociales, que nombre d'écoles révolutionnaires sont parvenues à obtenir, sur diverses questions, d'habiles déplacements cachant un but machiavélique : arriver à faire de l'état révolutionnaire un système d'ordre permanent.

C'est ainsi qu'aujourd'hui les hurlements sont :

Sus aux Juifs ! . . . . .

. . . . .

Le capital, voilà l'ennemi ! . . . . .

. . . . .

Malheureux, quand comprendrez-vous que l'ennemi c'est l'imbécillité ; que si la finance commet des crimes infernaux, il faut savoir l'améliorer, la perfectionner, la régulariser, l'étendre, inventer même de nouveaux systèmes, mais non la détruire.

:

La finance est encore le seul instrument passif que le génie de l'homme ait créé pour faire prévaloir la liberté et le libre arbitre de chacun.

La finance, comme toute science, est infinie ; il faut l'étudier ; et c'est aux législateurs à savoir en faire des applications spéciales, particulières, et à les vulgariser. En un mot, pour mettre la finance à la portée de tous, en coordination avec les droits et les devoirs de chacun, ce ne sont pas de vastes boniments de haine qu'il nous faut, mais des idées neuves, simples et pratiques.

Pour moi, ces infernales idées de destruction de la finance n'ont qu'un pendant dans les divers genres d'aberrations que crée le raisonnement déductif, c'est le principe de certaines sectes nihilistes religieuses ; l'homme est si mauvais qu'il faut le détruire.

Ce mouvement cacherait-il un but que je n'ai pu saisir ? Est-ce bien la concentration de la haine pour faire l'unité contre le capital ou la concentration de la bêtise pour le soutenir et le développer dans son sens barbare ?

Le premier cas est impossible, le second est certain.

En étudiant et en méditant tant soit peu les faits et les enseignements de l'histoire, l'homme le moins sagace reconnaîtra parfaitement que rien ne peut détruire la finance, qu'il faut qu'elle suive son cours en obéissant aux lois immuables qui régissent toutes choses humaines. Toute chose s'établit par ses services et tombe par ses abus. Quelle est la chose conventionnelle universellement reconnue qui puisse être comparée à l'argent ?

Philosophiquement, nous admettons des devoirs et des droits.

Ces droits sont-ils définis ?

Ces devoirs accomplis sont-ils reconnus ?

Le livret social est-il créé ?

Les tribunaux sociaux sont-ils organisés ?

En résumé, je ne vois rien qui puisse actuellement être comparé à la finance.

Sa destruction ne peut être entrevue problématiquement que dans des siècles bien éloignés ; il faut auparavant qu'elle arrive à son but : L'unification du monde par le vice, c'est-à-dire le mouvement de haut en bas. Alors seulement la concentration de la vertu, c'est-à-dire le mouvement de bas en haut, pourra essayer de lutter et commencer son grand rôle : L'amélioration du monde unifié.

Je sais bien que les purs me diront que la finance, même étendue et perfectionnée, n'est pas l'idéal ; que l'homme doit travailler par devoir, qu'il doit sentir par amour, que toute récompense doit être en soi et dans l'estime, l'affection et la considération de ses concitoyens, etc., etc.

Soit ; mais sommes-nous l'idéal ?

Est-ce de l'idéal d'avoir besoin de manger et de se moucher ?

Donc, si comme moi vous reconnaissez que, d'une façon générale, pendant de longs siècles l'homme ne pourra s'améliorer que par des systèmes financiers, il faut déplorer et réagir contre cette infernale dérivation que l'on essaye d'imposer à la finance sans avoir,

au préalable, défini et expérimenté par quel système matériel elle sera remplacée.

S'il s'est trouvé une race spécialement douée pour cette branche de connaissances humaines, n'y a-t-elle pas été amenée par une succession de causes et conditions de vie du passé, plus ou moins injustes et brutalement imposées et, peut-être, des conditions physiques particulières ! Cette double question est à étudier sérieusement.

Dans l'avenir, quelle évolution naturelle cette race est-elle appelée à subir ?

Ne peut-on pas déjà entrevoir sa transformation en un rôle guerrier assimilateur ?

Que quelque génie juif se lève, ne pourrait-il pas, avec l'entraînement de nos légions d'Afrique, servir de trait-d'union entre notre civilisation compositiste et les civilisations de l'Orient et faire graviter celles-ci dans l'orbite de la France.

L'évolution peut également se produire par la voie commerciale ou industrielle.

Ces cerveaux habitués aux grandes concentrations ne seront-ils pas portés naturellement aux grandes conceptions d'utilité générale ? Qui sait, peut-être même aux idées expérimentales d'émancipation ?

Quelqu'elle soit, l'évolution est certaine. Pour le moment, la centralisation des capitaux est comme la concentration des troupes d'un pays ; le mouvement se créé, par une foule de forces souvent inconnues, en vue ou en prévision d'événements futurs ; si la France possède les plus puissants juifs, tant mieux pour l'avenir ! Espérons, pour les mêmes motifs, que nous



possédons également les plus riches et les plus puissants chrétiens.

Ces capitaux, les Juifs ne les mangent pas. Le voudraient-ils, qu'ils n'ont pas dix, vingt, cent estomacs; leurs sens ne sont pas infinis.

Patience. Vous verrez l'enfant prodigue. . . . .

Je pose la question. Des penseurs l'étudieront; l'avenir répondra. Car s'il était nécessaire de détruire cette centralisation libre des capitaux, la voie pacifique pourrait encore le faire sans secousse; quelques simples lois favorisant les opérations de banque et d'échanges au profit des caisses publiques, seraient suffisantes.

Dans l'état actuel du fonctionnarisme, nous serions encore plus mal servis. Peut-être même serait-ce notre ruine?

En résumé, pour nous expérimentistes qui ne nous payons pas de mots, qui ne cherchons nullement dans l'ambition l'atôme de bonheur que nous permettent l'organisation sociale et l'entendement humain actuels, nous rechercherons d'abord les divers systèmes financiers connus et adoptés qui pourront s'appliquer le mieux et le plus ingénieusement aux diverses opérations de l'école sociale expérimentale.

Notre but fera même qu'avant peu une foule de combinaisons simples, sans valeur et sans portée pour les civilisés, nous donneront une force, une puissance que nous sommes loin de leur supposer.

Ainsi, dans chaque région, un comité centralisera les divers genres de titres souscrits, voire même de simples titres d'adhésions conventionnelles, c'est-à-dire des engagements d'honneur, de loyauté et de

bonne foi, de venir dépenser ou acheter dans les phalanstères telle somme souscrite, lorsqu'ils seront créés, organisés et offriront aux adhérents tous les avantages qu'ils sont en droit d'y trouver; tout au moins de donner la préférence de leurs achats à nos fournisseurs ou à nos magasins.

Une fois ces titres centralisés, ils sont portés aux banquiers, aux maisons de banque et de crédit qui, sur ces engagements, peuvent sûrement avancer de l'argent dans la proportion des bénéfices rationnels; car la loyauté et la bonne foi d'un groupe nombreux ne peuvent plus être suspectés, ayant encore pour lui toutes les lois naturelles qui font la force des associations.

Voilà comment la bourgeoisie, sans travail, rien que par la dépense et son organisation financière, peut contribuer à la transformation pacifique de la Société actuelle, et cela, sans secousses, ni guerres, ni sang, ni cadavres, ni destructions, ni pertes des richesses acquises par l'humanité au prix de mille souffrances et de labeurs innénarrables. La Société rentrerait ensuite d'elle-même dans un âge transitoire d'assimilation générale précédant l'âge d'harmonie où tout s'unifiera et s'équilibrera naturellement.

La seule difficulté vraie, c'est de commencer.

Les phalanstères seront de toutes sortes et de tous systèmes d'ordre; il y en aura de patriarcaux, de commerçants, d'industriels et d'autres genres d'exploitations.

Dans beaucoup de pays, les phalanstères arriveront à se substituer aux divers systèmes d'hôtels où le

voyageur est exploité plus ou moins scandaleusement au profit d'égoïstes spéculateurs.

Au début, pour arriver à se libérer promptement des avances faites par les civilisés, les phalanstères s'organiseront de façon à utiliser leurs immeubles pour des professions, des commerces, des usages et des besoins divers.

En un mot, il y aura la première période des sacrifices, de vertus et d'ingéniosités, en s'établissant autant que possible en plein centre, en plein contact avec les civilisés, car ceux-ci seront attirés vers nous par mille raisons : amour, science, curiosité, affaires, besoins et intérêts.

C'est le système des Juifs, étendu, vulgarisé et perfectionné.

Je pense qu'ils nous ont assez prouvé qu'ils appartaient à une race bien douée, et que leur système a quelque valeur.

Au lieu de tant crier, faites mieux.

Il sera donné un reçu de toutes les dépenses, lesquelles serviront, plus tard, par leur totalité, à donner des droits de participants, d'adhérents même aux civilisés, sous certaines conditions, voire même dans divers cas, des droits semblables à ceux des phalanstériens ayant accompli la somme des devoirs légitimes et obligatoires.

De même tout phalanstérien, qui, pour une cause ou pour une autre, retourne chez les civilisés, conserve toujours ses droits acquis ; il rentre alors dans les catégories d'adhérents ou de participants, selon le temps productif qu'il a donné à la Société, autrement dit, conserve des droits proportionnels et mutuels.

Tout un système de droits sera parfaitement réglé pour les civilisés et pour les phalanstériens ayant rendu des services exceptionnels, tels que : Concours pour les créations d'usines, d'ateliers, de gestions, de missions, avances de capitaux ou de matériel, et autres genres de services spéciaux.

La reconnaissance de ces droits sera établie publiquement après diverses formalités qui seront déterminées . . . . .

Les groupes sociaux seront formés par l'association d'adhérents, montant et organisant des commerces ou des industries sûrement lucratifs dont une partie des bénéfices reviendra à l'Association générale universelle, c'est-à-dire que les groupes sociaux seront d'abord des adhérents phalanstériens indirectement, mais pratiquant, envers les civilisés, leur propre méthode de se ruiner les uns les autres par des professions spéciales, d'habiles spéculations et des systèmes de concurrences.

Les groupes sociaux deviendront, par la suite, les seuls fournisseurs et dépositaires des marchandises et produits des expérimentistes séparatistes universels.

Il est évident que, pour faciliter la prompté création des phalanstères et des groupes sociaux, une entente particulière sera faite, dans les débuts, entre toute création nouvelle et l'Association générale.

Autant que possible, nous nous efforcerons de prendre pour base de rayonnement de chaque institution, les classifications géographiques actuellement adoptées dans chaque pays.

J'irai même plus loin ; dans toutes les tentatives et opérations des expérimentistes séparatistes universels, je dirai que, s'il était possible d'escompter le concours loyal des gouvernements, même à titre provisoire, on pourrait profiter de leur système d'ordre administratif et faire, des autorités locales, les noyaux de formation.

Les gouvernements, s'entendant sur les grandes bases générales, n'auraient qu'à créer respectivement un ministère spécial des applications économiques et sociales.

Mais ! mais ! comprendront-ils leurs véritables intérêts ? . . . . .  
. . . . .

NOTA. — Le lecteur comprendra que si je ne donne aucun détail, aucune explication sur les divers genres de phalanstères, leur fonctionnement, l'organisation des droits et des devoirs, c'est pour ne pas être fatigant et rester dans le cadre général que je me suis imposé, laissant à Monsieur Tout-le-Monde et aux évènements le soin de tout réunir et de tout développer.

De plus, quelles que soient l'ingéniosité et la perspicacité que j'eusse pu apporter dans les questions élémentaires reconnues nécessaires pour une bonne vulgarisation, je me serais vu forcé de me maintenir dans le domaine de l'imagination, du désir ou de la perfection ; rien ne porterait donc mieux à une critique facile, et les divers genres de malins n'auraient pas manqué de prendre mes conceptions au pied de la

lettre et de prouver par A plus B, que je suis également un fou, un rêveur, un utopiste, et cela d'autant plus facilement que, grâce à la perpétuelle friponnerie civilisatrice, les esprits sont naturellement portés à rire, se moquer ou se défier de ce qu'ils ne connaissent pas.

Comme je l'ai tant de fois répété, il faut des faits.

De plus, le socialisme, quel que soit son genre, est une science; il n'y a donc, tant qu'il ne rentrera pas dans le domaine des applications rationnelles, que les personnes qui, par nature, par goût, ou par études spéciales, ont leurs conceptions dirigées vers les idées sociales, qui puissent, sans trop d'efforts, entrevoir les nombreuses transformations que subiront naturellement, dans un changement d'ordre, les hommes et les choses.

Je vous renvoie tous : intéressés, malins, sceptiques et indifférents, aux preuves de l'école sociale expérimentale.

La seule difficulté vraie, c'est de commencer.

---

## DE LA TROISIÈME QUESTION

---

### **Des colonies sociales libres et indépendantes**

---

J'entrevois deux sortes de colonies sociales : les colonies en pays neufs et les colonies en pays civilisés.

Les colonies en pays civilisés consistent en des points spéciaux librement concédés par les gouvernements aux adhérents du système social expérimental.

Selon les pays, les hommes et les mœurs des nouveaux venus, toute une variété de petites colonies s'établira bientôt.

Rien ne peut bien préciser les résultats que l'expérience révélera ; le mieux est de prendre un exemple possible.

La France étant appelée par ses idées, sa tradition, l'amour des autres peuples, à être le point central du rayonnement et de la fusion de ce nouveau courant, il importe que la France donne encore, la première, l'exemple de la générosité ; que, dans cette question comme dans toutes les grandes et nobles idées du beau, du bien et du juste, elle fasse, une fois de plus, sentir son génie, par la cession de points sérieux et bien choisis comme positions géographiques.

Ainsi, je soumets à l'appréciation de Monsieur Toutle-Monde un premier point qui me paraît remplir les

conditions désirées et nécessaires pour un succès sérieux : la Crau et le delta du Rhône.

La Crau et le delta du Rhône ne sont formés que de terrains arides et incultes dont le sol n'a pu attirer que quelques misérables cultivateurs qui arrachent à grand'peine quelques maigres cultures; tout ce qui existe est né de la misère; rien de bien sérieux n'a pu, jusqu'ici, tenter l'exploitation des capitaux qui exigent un rendement immédiat, combiné avec une exploitation réglée de l'intelligence et de la misère.

Pour les expérimentistes, hommes solidaires, les conditions économiques et sociales étant renversées, cette apparence de pauvreté n'est plus réelle; les premiers colons, aidés, au besoin, par l'Association générale, trouveront suffisamment dans la terre et dans l'exploitation rationnelle et scientifique de la pêche de quoi pourvoir à leurs premiers besoins.

Après, une exploitation industrielle, sérieuse et étudiée, nous permettra de défoncer et de tirer parti de ce sol aujourd'hui stérile, de telle sorte qu'il deviendra entre nos mains un des pays les plus fertiles de la France, et une des plus belles, des plus prospères colonies sociales.

C'est donc par un coup de maître qu'il importe de débiter; la position sur la Méditerranée, à l'embouchure du plus beau fleuve de France, est merveilleuse pour étendre nos communications par toutes voies, avec tout l'univers.

Le climat y est des plus beaux et des plus sains.

Cette situation sur le continent, en pleine civilisation française, nous permettra de recevoir moralement



et matériellement tous les secours et aides possibles de la part de nos compatriotes et de tous les adhérents à nos principes généraux.

La proximité de Marseille nous sera d'un grand secours pour nos premiers besoins; les étrangers pourront plus facilement étudier, visiter, se rendre compte et s'assimiler à notre société.

Une fois la prospérité et la population attirées sur ce point, de petits ports, qui ne sont aujourd'hui que des refuges de pêcheurs, ou même de simples postes de douane, deviendront bientôt des villes importantes.

Je ne crains pas d'affirmer que l'avenir est là, et qu'un jour, peut-être pas très éloigné, grâce à des travaux spéciaux et ingénieux, s'y développera une ville qui deviendra la Rome future, la nouvelle Venise, la rivale de Paris éclairée par cette religion naturelle, toute d'amour, de raison et de philosophie : Le socialisme expérimental.

Pour cela, il suffit d'un homme de génie sachant regarder ce beau delta du Rhône, comprendre cette position géographique presque unique au monde, sachant, d'un même coup d'œil, embrasser les avantages et profits que l'on pourrait retirer des transports économiques de la navigation fluviale et maritime combinées et mises hardiment à la hauteur du progrès moderne; le tout étudié en vue des transformations que, forcément, va amener le déplacement de la grande route commerciale du monde par suite des nouvelles voies et conditions universelles de transports déjà en cours d'exécution. Transformations qui peuvent être toutes aux plus grands avantages de la France, si nous

sommes gouvernés par des hommes sachant voir, comprendre et agir. (1)

Qui sait ? Cet homme de génie est peut-être né ?

Quel est l'événement qui va nous le révéler ?

. . . . .

Une fois les colonies sociales en voie de formation, des congrès périodiques rechercheront les moyens les plus pratiques de les unifier, afin de mieux répondre aux droits que tout adhérent peut désirer trouver en tous lieux.

Ainsi, par exemple, des travaux spéciaux de linguistique seront entrepris pour la création de méthodes appliquées à toutes langues, dans le but de vulgarisation universelle de la langue française. . . . .

Ensuite, de nouveaux congrès seront chargés d'établir les liens et rapports généraux fédératifs entre toutes les colonies, de telle sorte que leur ensemble forme, comme je l'ai dit au début de ce travail, une nouvelle nation ayant ses lois, ses droits, ses représentants, tout ce qui constitue un Etat, assure son développement, sa prospérité et sa gloire.

J'arrête là le développement de cette nouvelle école, sachant qu'il n'y a qu'un moyen de prouver qu'on a raison, c'est de le prouver par des faits.

Du reste, aujourd'hui, les esprits sont éveillés par la rapidité des progrès industriels et scientifiques, qui semblent faire comprendre à l'homme qu'il pourrait

---

(1) J'ai, dans un précédent travail sur les ports de Marseille, donné des aperçus spéciaux pouvant se rattacher à cette question.

Envoi franco de la brochure contre 0 fr. 50 de timbres-poste.

bien y avoir des inventions et des progrès positifs et prompts dans l'ordre intellectuel.

Gouvernants et gouvernés semblent aussi comprendre qu'ils auraient tout intérêt à créer une paix durable et progressive au lieu de se débattre dans un système d'ordre usé, illogique et irrationnel.

En admettant même que la nature humaine ne comporte pas un changement général aussi prompt, que les révolutions soient un mal nécessaire et des faits naturels, il est du devoir de l'homme de bien de songer à ses descendants, aux richesses scientifiques, littéraires et artistiques accumulées avec tant de souffrances ; trésors précieux que des essais sociaux partiels pourraient peut-être bien préserver d'une destruction à peu près complète, comme les couvents du Moyen-Age nous ont conservé nombre de chefs-d'œuvre et de débris précieux de la civilisation romaine.

Voilà pourquoi il faut se hâter de commencer, et quoi qu'en pensent, et quoi qu'en disent certains écrivains pessimistes, il n'est pas encore trop tard.

Je dirai même que, pour nous, petits-fils de ceux qui ont décrété les Droits de l'homme, dans ce cas, trop tard n'est pas français.

A nous également les premiers l'honneur et la gloire de savoir organiser l'application des devoirs et des droits . . . . .

. . . . .

La seule difficulté vraie, c'est de commencer.

EUGÈNE BERTHELIER.

P. S. — Maintenant, un dernier conseil que je répète pour bien accentuer mon but, si réellement on veut aboutir à quelque chose : au fait ; il faut sortir du sentimentalisme, des polémiques, des théories, des boniments de tous genres, qui, dans les conditions sociales actuelles, le genre et la tendance des esprits, ne peuvent que ressembler aux sons musicaux des aveugles dans les cours vides, il faut de la réclame, encore de la réclame, toujours de la réclame.

Les questions sociales doivent, dans l'heure présente, être des questions de commerce, de boutiques, si vous voulez ; plus tard, viendront celles d'ingéniosités et de luttes et, dans l'avenir, celles d'idéal.

Vous allez peut-être trouver que c'est bien ravalier notre espèce que de mettre ainsi en usine les questions physiques et morales qui s'y rattachent.

Tant pis pour l'art !

De même qu'un épicier vous dit : « J'ai le meilleur chocolat, le meilleur cirage, puisque j'en vends plus que mes confrères. » Moi je vous dirai : « J'ai le meilleur socialisme puisqu'avec tels moyens, je fais le plus grand nombre d'heureux. »

Appelez ce socialisme barbare, marchand ou comique ; je vous attends à ses effets ; que je trouve l'appui que j'espère, et vous verrez quels genres de *variétés et de nouveautés* je possède à votre disposition.

Pour terminer, je vous le répète pour la millionième fois : Le remède c'est l'école sociale expérimentale.

La seule difficulté vraie, c'est de commencer.

E. B.

---

## NOTICE SUPPLÉMENTAIRE

---

### CRÉATION DU PREMIER PHALANSTÈRE D'ESSAI

*La seule difficulté vraie,  
c'est de commencer.*

---

Ayant résolu de joindre l'action aux préceptes, dès aujourd'hui je tiens à collaborer à la création du premier phalanstère d'essai.

Le lecteur comprendra parfaitement que je ne fais que citer quelques notes prises entre mille.

Essayer de m'étendre longuement serait plus qu'une faute, une vraie folie ; ce serait agir comme le voyageur qui, partant pour un pays inconnu, essaierait, avant son départ, de décrire ses impressions, les sites, les mœurs, les sciences et les arts du pays qu'il doit traverser.

Toutefois, le lecteur peut lui-même se représenter l'ensemble d'un phalanstère par l'idée qu'il a des meilleurs hôtels des villes d'eaux, en la complétant par une organisation de travaux et d'exploitations de commerces adjacents et solidaires.

En un mot, la réunion d'un hôtel, d'un grand bazar et d'une exposition en miniature.

Créations perfectionnées par le bien-être croissant de l'intérieur ; par des services faits par goût, devoir et aptitudes ; par des liens généraux solidaires ; par les bénéfices s'accumulant au profit de l'association ; par le travail collectif rendu attrayant et lucratif ; en un mot, par le *garantisme* de la vie dans toutes les conditions sociales.

Il est évident que, dans les premières créations, une plus grande somme de connaissances et d'aptitudes

sociales naturelles ou spéciales sera demandée aux adhérents militants désireux de vivre dans le système d'ordre phalanstérien; dans l'avenir, la pratique de stages servira de transition entre nos habitudes et nos formes d'entendement et celles des civilisés.

Prenons, en plein Paris, dans n'importe quel quartier, un îlot de maisons; toutes les cours et vilaines constructions intérieures seront aménagées par des vérandahs, des ciels-ouverts et autres abris.

Les magasins du rez-de-chaussée seront disposés pour les nombreux commerces et exploitations diverses que les phalanstériens auront décidé d'entreprendre en procédant ingénieusement. . . . .

Des locaux spéciaux serviront de cafés, de restaurants, de bibliothèques, de salles de lecture et autres attractions, librement ouverts aux civilisés.

Le premier étage comprendra l'organisation des bureaux et des ateliers de tous genres.

Les étages supérieurs seront destinés aux phalanstériens, en les complétant de toutes les commodités que permet le progrès de la science et de l'industrie modernes : ascenseurs, téléphones, horloges et sonneries électriques, etc., etc.

Toutes ces commodités, bien entendu, sont basées, non sur le besoin de jouissance, mais sur les preuves de l'économie domestique du nombre.

Une partie des constructions sera laissée sous notre gérance, à la disposition des civilisés, sorte d'hôtel où ceux-ci pourront apprécier, étudier et se rendre compte des détails de notre organisation et de notre fonctionnement.

L'organisation du travail se réglera au moyen de papiers spéciaux du phalanstère, laissant ainsi à chacun son libre arbitre dans ses satisfactions.

Ces papiers-monnaie auront cours légal dans nos

commerces et dans nos exploitations ; ce qui nous permettra d'élever, d'une façon considérable et inconnue jusqu'à ce jour, les taux des salaires de tous genres.

C'est donc, également, une révolution de bouts de papiers. . . . .

Cette façon d'opérer est vieille comme le monde, le difficile est de la vulgariser, comme Law vulgarisa après plus de vingt siècles le procédé, sûrement réédité, de cet Athénien qui fit construire un marché, avec l'argent des éclairés de son temps, auxquels il remit en échange de leur argent des coupures de peaux estampillées.

Voilà, en quelques mots, l'ensemble du phalanstère d'essai.

J'entends déjà votre réponse : « Naïf, croyez-vous que les banquiers vont jeter des millions à la satisfaction de vos lunatiques élucubrations ? »

Soyez sans inquiétude ; il n'est pas nécessaire, pour réussir, de vider les caisses.

Je pose ce principe : Aide-toi, le banquier t'aidera.

Ainsi, les maisons seront achetées conventionnellement ; les propriétaires recevront, en échange, des Bons d'achat ou de dépenses.

Les constructions, réparations, aménagements et autres fournitures seront également hypothéqués et remboursés par des Bons d'achats ou de dépenses.

La différence économique qu'il pourrait y avoir, dans les débuts, entre la production et la consommation des phalanstériens et de leurs adhérents militants, sera rachetée par les bénéfices des commerces et diverses spéculations avec les civilisés.

Ce succinct résumé, profondément médité, prouvera aux plus sceptiques que j'ai raison quand j'affirme que les problèmes sociaux sont relativement faciles à résoudre ; il suffit de prendre la bêtise par les cornes.

Dans l'heure présente c'est, comme je l'ai démontré, une question commerciale.

La seule difficulté vraie, c'est de commencer.

Le premier phalanstère ayant pour but de démontrer toute la possibilité et les bons résultats de l'association sociale expérimentale, c'est-à-dire de servir d'exemple à tous les groupes de toutes régions qui seraient désireux de s'organiser comme nous (car le champ sera libre à la plus grande décentralisation, ce qui n'empêchera pas les liens solidaires d'exister), le comité provisoire, chargé de procéder aux multiples opérations d'une organisation première, s'efforcera de bien spécialiser les divers moyens qui seront successivement employés.

Ces divers moyens seront prochainement exposés après les premiers travaux qu'élaboreront les comités provisoires.

Les personnes qui, par leurs études ou leurs connaissances spéciales, seraient à même de nous fournir d'utiles renseignements sont priées de les adresser provisoirement à M. Berthelier, 10, rue Béranger.

Quant aux personnes qui, avant toutes émissions, souscriptions et autres moyens financiers, seraient désireuses de nous prêter leur concours pécuniaire, c'est avec la plus vive et la plus scrupuleuse reconnaissance que leurs dons seront enregistrés et, selon le cas, les sommes immédiatement versées aux meilleures maisons de banque.

Les noms des généreux donateurs seront publiés dans des listes et publications spéciales.

Les personnes qui désireraient concourir à nos créations d'une façon effective de n'importe quelle manière sont priées de s'adresser ou de faire leurs demandes, provisoirement, à M. Berthelier, 10, rue Béranger.

De même, les fournisseurs qui désireraient concourir à nos approvisionnements et autres fournitures par des



avances, consignations et autres moyens, sont priés de nous adresser leurs cartes, tarifs, échantillons et autres renseignements. Nombre de commerçants et industriels de toutes opinions peuvent nous apporter un puissant concours en réservant à nos publications une partie de leurs réclames.

Quant aux personnes qui ne peuvent nous fournir immédiatement un concours utile et matériel, et dont les aspirations généreuses nous accompagneront, elles peuvent nous rendre les plus éminents services par une active et intelligente propagande ; elles peuvent être convaincues d'avance que les phalanstériens s'en souviendront, et sauront prouver au monde qu'ils connaissent l'arithmétique du cœur.

Pour faciliter leur tâche, dès aujourd'hui, nous leur remettons au meilleur marché possible le nombre d'exemplaires de cet ouvrage qu'elles pourraient désirer.

Quant au bienveillant concours des autorités, malgré les dures vérités que je me suis vu forcé de faire ressortir, vérités qui tiennent bien plus à la routine et à la force d'inertie qu'au fond moral de l'homme, je compte que mes sollicitations seront favorablement accueillies, vu la grandeur, la noblesse et le patriotisme des sentiments qui m'ont poussé à écrire cet ouvrage, mais surtout devant les heureuses conséquences que j'ai plusieurs fois développées, de la solidarité qui existe entre la grandeur de la France et les liens généraux de l'humanité.

L'essai loyal des applications de l'école sociale expérimentale ne pouvant qu'être utile à tout le monde, je crois pouvoir affirmer d'avance que notre tâche nous sera considérablement facilitée par toutes les autorités, car au fond elles tiennent à prouver qu'elles ne s'attachent ni aux mots, ni aux formes littéraires, ni même aux théories, mais uniquement au but.

Quant au puissant concours de la presse, j'ose espérer qu'il me sera complètement accordé par tous les partis, ne pouvant, en aucune façon, soulever les mesquines idées de divergence d'opinion, n'étant ni un chef d'école, ni un écrivain, mais un simple chercheur qui réveille une idée bien ancienne, mais pratique, idée qu'il a méditée, approfondie et dont il a calculé toute la valeur : l'Ecole sociale expérimentale.

Je compte, d'autant plus, sur la bienveillance de la presse, que, depuis quelques années, d'elle-même elle se place en tête de toute œuvre philanthropique.

Mon but personnel, la création du premier phalanstère d'essai, n'étant que la preuve de l'idée générale qui viendra s'abriter sous son égide puissante, sa réalisation sera donc la première victoire qui annoncera au monde son entrée dans la nouvelle arène.

La nouvelle ère de rénovation sociale, prédite par les penseurs, va donc enfin se lever sur l'humanité ; réjouissez-vous, âmes généreuses, et vous, malheureux, séchez vos larmes.

EUGÈNE BERTHELIER,

Rue Béranger, 10.



## Avis à MM. les Commerçants et Industriels

---

Cette publication sera successivement éditée par 10,000 exemplaires jusqu'au jour où, par la double force de l'opinion et de l'association des capitaux, se créera le premier phalanstère d'essai.

Pour vous, Messieurs, il n'est pas de plus avantageuse publicité que celle que vous pouvez ajouter à ce livre.

En effet, il vous assure une publicité durable, un tirage contrôlé, et une distribution irréprochable.

Les prix fixés sont : **30 fr.** la demi-page, **50 fr.** la page entière.

— Nous vous recommandons également la publicité spéciale que nous faisons par notre feuille-journal-prospectus et autres publications.

---

M. BERTHELIER désirerait s'entendre avec une personne sérieuse, connue et honnête, pour organiser systématiquement une publicité spéciale, seule force capable d'imposer la création du premier phalanstère d'essai.

E. B.